

Le manoir de Hautebert

Une nouvelle de Jeanne Malmont



Quels secrets renferme le mystérieux manoir depuis le XVII^{ème} siècle ?



**Pour toutes celles et ceux qui
aiment les mots.**

**La vie est belle et c'est tant
mieux.**

Hubert cliqua sur la petite disquette : « Enregistrer ». Il quitta sa chaise en soupirant. Cela faisait trois heures qu'il essayait d'avancer dans son manuscrit. Trois heures à piétiner. Il avait choisi son amante Eléonore, comme personnage principal. Mais elle lui glissait entre les doigts. Elle ne se pliait plus à l'intrigue. Il la sentait à l'étroit, mais sa plume n'arrivait pas à lui donner des ailes, à l'affranchir de la grille indicielle qu'il avait pourtant trouvée géniale. Les dix premiers chapitres avaient coulé de source. Et voilà qu'à la relecture tout l'édifice s'écroulait. Il regrettait le temps où il noircissait les feuillets avec son beau stylo Waterman. Une antiquité vénérable. Le traitement de texte était un outil formidable, mais les ratures, les premiers jets finissaient à la poubelle, irrémédiablement perdus. Or, Hubert aurait aimé reprendre la première version de l'arrivée d'Eléonore au manoir écrite la veille. Trop tard. Un clic de souris et le paragraphe avait disparu des entrailles de l'ordinateur. Il l'avait fait sans hésiter. Trop mièvre, avait-il pensé. Aujourd'hui, il regrettait amèrement. Les quelques lignes qu'il avait retapées étaient bien en deçà. Le jour commençait à se lever. Hubert n'y avait pas prêté attention. Il s'approcha du grand miroir juste posé sur la cheminée. Il se trouva le teint gris. La barbe naissante poivre et sel n'arrangeait rien.

Il hésita à se coucher pour récupérer un peu. Il ne devait pas avoir dormi plus de deux heures au cours de la nuit. Après avoir cherché vainement le sommeil, il avait fini par se lever pour reprendre son manuscrit. Le sommeil ne viendrait pas facilement. Il avait besoin de s'aérer l'esprit. Il prit une douche rapide, enfila ses vêtements et sortit ses chaussures de marche de la penderie. Ce fut comme un signal pour Falstaff. Le setter irlandais qui squattait le lit déserté par Hubert, se dressa sur ses pattes, s'ébroua, puis la queue frétilante vint se placer près de la porte, observant son maître, guettant le moment où il saisirait la laisse de cuir sur la console de marbre de l'entrée.

Le petit perron donnait sur un minuscule jardin de curé qu'Hubert entretenait avec amour. Chaque massif de fleurs était une ode à la beauté de son amante. Le lilas blanc était en fleur. Une jolie tache immaculée encadrée par un viburnum et un seringa qui ne fleuriraient qu'en mai. Hubert laissa Falstaff faire le tour du propriétaire, la truffe au ras du sol. Il en profita pour jeter un œil à ses rosiers encore en boutons. Douze variétés dont six de roses anciennes. Il était fier de ses deux massifs de Pierre de Ronsard. Depuis deux ans, il s'essayait au bouturage. Il était persuadé pouvoir marier la Pierre de Ronsard avec la Comtesse de Montebello. Un rêve qui pour l'instant n'avait pas abouti. Il se pencha sans grande illusion sur le rosier qu'il avait pris soin d'inséminer manuellement à la fin de la saison dernière. Serait-ce un nouvel échec ? Il repéra tout de suite les deux minuscules boutons de rose. Son cœur se mit

à battre plus fort. Il avait réussi ! Il la baptiserait « Eléonore », comme sa muse. Il imaginait déjà la fleur aux pétales roses finement ourlés comme ceux de la Pierre de Ronsard, alliant le parfum capiteux de la Comtesse de Montebello.

Hubert savait que la balade lui ferait le plus grand bien. Peut-être même que l'inspiration lui viendrait en chemin. La vue de la baie en haut coteau, puis le spectacle de l'estran qui allait lui sauter aux yeux en empruntant la valleeuse des Moutiers ferait le reste.

La maison d'Hubert était située en plein centre du bourg. A six heures du matin, il faisait encore frisquet en ce début de mois de mai. Le blouson de cuir serait efficace contre le petit vent du Nord qui faisait tourbillonner quelques vieux papiers sur la place de l'église. Hubert était un mécréant mais il aimait cette petite église romane. Un style plutôt rare dans la région. Pas un chat dans les quelques rues du village. Il vit de la lumière derrière le store de la boulangerie-pâtisserie. Dans moins d'une heure, Lucienne accueillerait ses premiers clients, amateurs de croissants chauds.

Falstaff le précédait de quelques mètres, comme s'il connaissait le chemin. A la sortie de Bosc-Mesnil, il s'arrêta à l'entrée d'un bosquet qui couvrait le coteau. Deux layons s'enfonçaient dans le petit bois. Hubert rejoignit son chien et s'engagea sur le « chemin de la recluse ». Falstaff émit un petit jappement de contentement. Ce serait le grand tour. Une fois le bosquet traversé, ils quitteraient le vallon pour rejoindre le chemin qui menait à la valleeuse. Les lapins de garenne pullulaient dans les frettes des falaises. Un vrai régal pour le setter. Hubert gardait la laisse à la main. Il ne s'en servait que très rarement. Seulement quand ils devaient traverser un pâturage. Falstaff aimait bien affoler les vaches.

Le printemps était bien installé maintenant. La timide touffeur verte d'avril avait cédé la place à des feuillages luxuriants. Le layon était bordé de chaque côté d'une multitude de petites crosses de fougères. Falstaff quittait parfois le sentier pour disparaître dans le bois taillis. Hubert n'était pas inquiet. Le setter réapparaissait quelques minutes plus tard, un morceau de bois dans la gueule qu'il gardait comme un trophée avant de l'abandonner quelques centaines de mètres plus loin.

Ils avaient maintenant atteint la lisière du bosquet. Encore quelques mètres et ils atteindraient le sommet du coteau. Hubert marqua une pause, comme à chaque fois. Le spectacle était magnifique. La baie de Varengeville vous prenait aux tripes. Et puis, les couleurs aussi, quelle que soit la saison étaient surprenantes. A moins de deux kilomètres à vol d'oiseau on devinait la naissance de la valleeuse des Moutiers. Mais le chemin était encore long avant d'y parvenir. Il fallait d'abord rejoindre le lieu dit « Le perthus », un ancien hameau de Bosc-Mesnil

comprenant trois fermes aujourd'hui abandonnées et le manoir de Hautebert, seule demeure encore habitée.

Hubert s'était toujours demandé s'il existait un lien entre l'existence de ce manoir et le nom du chemin qui y menait : « le chemin de la recluse ». Personne au village n'avait pu le renseigner. Les anciens, dans le meilleur des cas soulevaient un sourcil et secouaient négativement la tête. Pas bavards sur le sujet. Lucienne, la boulangère avait entendu parler de plusieurs histoires dont une remontait au XVII^{ème} siècle, époque de construction du manoir, une autre à la seconde guerre mondiale. Hubert avait même consulté le cadastre. Le tracé du chemin existait bien, mais aucun nom ne figurait.

L'esprit d'Hubert vagabondait déjà. Les senteurs iodées l'enivraient. Eléonore. Sa belle Eléonore... Elle avait un peu rechigné quand il lui avait dit qu'il lui fallait s'isoler quelques jours pour avancer dans son manuscrit. Les bruits, les odeurs de la capitale l'insupportaient de plus en plus. Eléonore avait toujours soif de lui. Leurs étreintes passionnées n'avaient pas faibli depuis leur rencontre il y a sept ans. Eléonore s'était résolue à le laisser partir. C'était leur deal. Eléonore habitait la capitale. Une vraie Parisienne, et lui Bosc-Mesnil, une maison de famille. Hubert rejoignait souvent son amante à Paris. Eléonore, bien sûr suivait l'amour de sa vie dans son cocon près de la mer, mais l'ambiance de la grande ville finissait par lui manquer au bout de quelques jours.

Eléonore... Ce soir elle serait dans ses bras, songea Hubert. C'était chaque fois plus passionné. L'absence aiguisait leurs désirs. Seul Falstaff trouverait à redire sans doute car il se sentirait un peu laissé de côté. Peut-être qu'avec un peu de chance ses maîtres aimeraient se lutiner dans l'herbe près de la vailleuse. Ce ne serait pas la première fois.

Hubert se prit à imaginer la tenue qu'aurait choisi sa belle amante pour le rejoindre. Une tenue sport ? Non. Elle en aurait emporté une. Elle arriverait en vraie Parisienne.

Déjà, quand elle allait traverser le village au volant de sa Ford Kuga version Sport Platinum, elle ferait quelques jaloux. Et puis sa façon de descendre du véhicule... Eléonore conduisait pieds nus. Une habitude qui gâtait parfois ses bas. Mais elle n'y dérogeait jamais, bien que cela fût interdit par le code de la route. Hubert se souvenait d'un contrôle routier. Eléonore s'était excusée auprès du gendarme : "Excusez-moi, je dois descendre, mes papiers sont dans le coffre.". Elle avait ouvert la portière, posé ses Repetto Salomés par terre, les avait chaussés sans oublier d'offrir un petit point bonheur sur son entrechuisse au gendarme médusé. Rouge jusqu'au bout des oreilles, le représentant de la maréchaussée n'avait pas osé la verbaliser.

Juste une réprimande qu'il réussit à baragouiner tout en bafouillant. Elle se terminait par "Vous auriez pu causer un accident". Eléonore lui avait répondu avec son sourire amusé "Je vois cela", tout en fixant la bosse qui déformait le pantalon du gendarme à l'entrejambe.

Lors de la dernière visite d'Eléonore, Hubert en avait presque sifflé d'admiration. Ses yeux s'étaient fixés d'abord sur les escarpins, posés sur le trottoir, bientôt rechaussés. Des stiletto Manolo Blahnik noirs. "Treize centimètres de talon avait jaugé Hubert". Ses yeux avaient alors remonté le long des jambes nylonnées de son amante. "Des bas quinze deniers.". Jarretières ou bien porte-jarretelles ? Il avait penché pour le second car il devinait un léger renflement au niveau de la cuisse : l'attache d'une jarretelle. Il avait parié qu'Eléonore aurait choisi la petite parure Chantal Thomass ivoire. Elle savait qu'il ne pouvait y résister. Ils avaient fait les fous dans la cabine d'essayage de la boutique parisienne où ils l'avait déniché. La vendeuse gênée n'avait rien osé dire. Eléonore portait un de ses tailleurs Moschino qu'elle mettait souvent au bureau. La jupe était légèrement fendue. Il mettait en valeur ses fesses et Hubert avait surpris plusieurs fois des passants se retourner pour admirer la croupe de son Eléonore.. Il était fier d'être son amant. Elle avait laissé sa veste ouverte et les deux premiers boutons ouverts de son chemisier de soie laissaient entrevoir sa jolie poitrine. Hubert devinait le liseré en dentelle du soutien-gorge demi-balconnets. "95 B, pensa-t-il tout haut."

Il aurait bien aimé lutiner sous la jupe de sa belle Eléonore, dès sa descente de voiture, mais ce n'était pas très raisonnable.

L'arrivée de Falstaff, un morceau de bois dans la gueule le fit revenir sur terre. L'entrée de la vailleuse n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres. Marée basse. On distinguait déjà les gros rochers de grès recouverts d'algues brunes. Hubert venait souvent pêcher le bouquet. Eléonore l'avait même accompagné quelquefois, en dilettante, préférant s'essayer au land art, traçant de belles arabesques sur le sable plutôt que d'aller taquiner le bouquet ou l'étrille. Sa belle Eléonore... Qu'aura-t-elle revêtu pour ce soir ? Son tailleur pied-de-poule avec ses stiletto "Freelance" ? . Un peu chaud pour un mois de mai. Il pensa plutôt à une robe à fleurs, plus légère, boutonnée sur le devant. Un frisson parcourut son échine. Hubert s'assit sur le talus au bord de la vailleuse. Falstaff vint le rejoindre, se coucha à côté de lui. Hubert vivait la scène, un sourire aux lèvres.

Un baiser fougueux, toujours plus fougueux à chaque retrouvailles. La veste de mi-saison Louis Della gisait déjà sur le sol. Eléonore était dans ses bras. Son parfum. Une délicate fragrance déniché chez "l'Artisan Parfumeur" rue des Francs-Bourgeois. "Sakura". Des

notes très Cherry Blossom. On était au printemps après tout. Les cerisiers étaient en fleurs un peu partout depuis avril. C'était si bon de se retrouver. Ils restèrent longtemps enlacés avant même d'avoir prononcé autre chose que "Mon amour. Mon cœur".

Les bagages étaient encore dans le coffre. ils s'en occuperaient plus tard.

"Tu n'as pas bonne mine, mon chéri. Tu as dû passer ces trois jours devant ton écran. Je vais te redonner des couleurs."

Eléonore était déjà sur le seuil de la porte de la chambre. En passant près du bureau, elle avait remué la souris du PC, juste pour vérifier qu'elle ne s'était pas trompée. Le manuscrit en panne s'affichait sur l'écran. Elle ne posa pas de questions. C'était le jardin secret d'Hubert. Il lui parlerait de son manuscrit quand il le souhaiterait. Rien n'avait filtré pour l'instant.

Elle s'adossa au chambranle de la porte et regarda son Hubert d'un œil gourmand.

"Devine..."

Un petit jeu dont ils raffolaient tous les deux. Gages ou points bonheur selon les bonnes ou mauvaises réponses. Hubert connaissait bien la garde-robe de son amante, sa lingerie, mais Eléonore avait parfois la fièvre acheteuse et de nouveaux trésors venaient régulièrement garnir son dressing.

Hubert scruta le tissu de la robe à fleurs. Trop opaque pour deviner la lingerie choisie par Eléonore. Il savait qu'elle choisissait souvent ses tenues après avoir opté pour tel ou tel escarpin. Des Freelance gris avec talons de 11 cm. Un petit dessin sur le bord extérieur du haut de l'empeigne.. La parure Lise Charmel ? Couleur taupe. C'était possible. Toutefois il se risqua sur la marque. "Un Charmel ? Eléonore sourit. "Pas de chance. Tu seras peut-être plus chanceux sur la couleur" Hubert fit défiler dans sa tête la collection de sous-vêtements d'Eléonore, repensa au taupe des escarpins. "Agent Provocateur gris perle ?" "Monsieur est connaisseur. Un bon point qui annule le premier gage. Quelle forme la culotte ? "

Ce n'était pas très difficile pour Hubert. Eléonore affectionnait les tangas et les culottes américaines un peu flottantes. Il opta pour la culotte américaine, un peu parce qu'il s'imaginait déjà en train de glisser sa main vers la toison de son amante. "Gagné. Ça te donne le droit de libérer deux boutons de la robe." Hubert savait que le jeu prenait fin. Ni l'un ni l'autre ne pourrait mettre plus longtemps l'autre au supplice. Eléonore s'affala sur le dos sur le lit.

Hubert lui retira délicatement ses escarpins. Il aimait ce geste, découvrant le talon, admirant le dessin du haut des orteils dépassant de l'empeigne. Eléonore ne portait pas de bas. Ses cheveux s'épalaient en corolle sur le lit. Elle souriait au plafond, aussi heureuse que si elle admirait la voûte étoilée. Elle laissa Hubert ôter un à un les boutons de sa robe.

La parure gris perle... Hubert passa un bras autour du cou d'Eléonore, la releva pour qu'elle se débarrasse de la robe.. La culotte délicieusement flottante ne cachait pas grand-chose de la toison d'Eléonore. Très vite, Hubert trouva le chemin du petit écrin de corail du bijou déjà tout gonflé de son amante. Il fit glisser le sous-vêtement le long des jambes. Hubert souffla à l'oreille d'Eléonore : "Tourne toi". Elle se laissa guider. Elle creusa les reins, tendant sa croupe. Quand la langue d'Hubert s'insinua entre ses fesses, cherchant sa vulve toute humide, elle gémit de plaisir. Elle avait envie qu'il la prenne au plus profond d'elle-même. Vite. Sa main saisit le membre d'Hubert, le conduisit jusque à l'orée de son sexe. Elle murmura dans un souffle "Viens. Laisse-moi faire." Hubert dégrafa le soutien-gorge. Il aimait exciter les mamelons d'Eléonore, très réactive, puis admirer le balancement de ses seins à chaque coup de rein. C'est elle qui rythma leurs assauts ponctués d'étreintes toutes en douceur. Quand au summum du plaisir, ils gémirent, Falstaff, témoin de leurs ébats, leur fit écho, poussant un grognement de contentement, heureux de voir ses maîtres si unis.

Un bref aboiement de Falstaff tira Hubert de sa rêverie. Une silhouette se découpait entre les parois crayeuses de la vallée. Un pêcheur de bouquets avec ses havenets sur l'épaule. Il reconnut son ami Fabrice. Il l'attendit. Un amoureux du coin. il avait dû partir à la nuit pour profiter de la marée. Falstaff lui fit la fête. La saison du bouquet commençait à peine mais il avait fait une bonne pêche. Que des beaux ! Il y avait même de gros "marquis". Terme uniquement connu des habitués. Une anomalie génétique qui donnait au bouquet un aspect bleuté. "Du sang royal, peut-être un marquis ou une duchesse" disaient les pêcheurs du coin. Hubert et Fabrice firent route ensemble pour le retour, à la grande joie de Falstaff. Ils passèrent devant le manoir de Hautebert. Ils distinguèrent une silhouette de femme à l'une des fenêtres du premier étage. Jamais vue en ville. Pour la forme, Hubert questionna son ami Fabrice. Non, il ne connaissait pas les habitants du manoir. "Tu sais qu'un cousin de mon grand-père a vécu à la ferme du Perthuis ?" Hubert intrigué voulut en savoir plus.

"Une des fermes en ruines à l'ancien hameau ?

-Oui. Un drôle de bonhomme le cousin Anselme. Je me souviens de lui quand j'étais gamin. Un beau vieillard. il était intarissable sur la guerre, comme tous ceux de sa génération. A chaque récit, il enjolivait un peu les choses. Pour un peu, il se serait pris pour le chef du maquis dieppois s'il avait existé. Il se vantait même d'avoir caché un aviateur anglais.

- Tu crois qu'il inventait tout ?

-Un fond de vérité, sans doute. Il affirmait même avoir reçu une médaille de l'état-major anglais après-guerre. Mais je ne l'ai jamais vue."

Ils abordèrent les premières maisons de Bosc-Mesnil.

Eléonore ne serait pas là avant ce soir. Fatigué de sa nuit presque blanche, Hubert s'allongea sur son lit, son esprit vagabondant de son amante à des pensées bizarres où se mêlaient plein de choses. Il errait du côté du manoir de Hautebert qu'il avait intégré à son intrigue. La valleeuse. Puis il chavira dans un rêve curieux. Dormait-il ou rêvait-il éveillé ? Peut-être ne le saurait-il jamais.

Samedi 02 mai 1942

John Craig avait joué au chat et à la souris avec le Messerschmitt 109. Pas d'attaque frontale. Pas pour l'instant du moins. Craig aurait préféré semer l'Allemand. Sa mission était à peine commencée. Craig était sans doute le meilleur pilote de chasse du Squadron 165 de la RAF. Il avait décollé une heure plus tôt de sa base de Predannack en Cornouailles. Minh Nguyêt l'avait longuement embrassé. Elle était fière de lui, mais elle redoutait cette mission en solitaire dont elle ignorait tout. Jeanne, leur fille de cinq ans était juchée sur les épaules de son père et tirait les oreillettes du casque. Elle avait tendu à son père la minuscule poupée qu'elle avait fabriquée à l'aide de bouchons de liège et d'allumettes. Minh Nguyêt lui avait cousu une petite robe de soie avec un morceau de parachute.

« Avec Dolly, tu penseras à nous, avait dit l'enfant ».

John avait tenté de retenir ses larmes.

« A ce soir mes amours, avait-il réussi à dire en s'efforçant de sourire. »

Il ne pouvait se permettre de prendre du retard.

Il avait placé Dolly contre son cœur, dans son blouson de cuir et grimpé dans son Spitfire sans se retourner.

Le ME 109 avait surgi de nulle part, par l'arrière. John l'avait évité de justesse. Une poussée d'adrénaline. Il connaissait. Il avait laissé son avion partir en vrille avant de rétablir et de tenter de s'esquiver. Mais le ME 109 était coriace et ne le lâchait pas. Craig n'avait plus le temps de promener l'Allemand. Trop risqué. Sa mission ne lui permettait pas. John enchaîna une série de décrochages, de piqués. Le ME 109 tentait de suivre mais n'arrivait pas à anticiper la trajectoire du Spitfire qui était remonté à 8000 mètres.

« Un débutant, pensa John ».

Deux minutes plus tard, il avait le Messerschmitt dans sa ligne de mire.

Les quatre mitrailleuses 7,7 mm crachèrent le feu suivies des deux canons 20 mm Hispano. Le Me109 était gravement touché. Il partit en vrille, un panache de fumée accompagnant sa chute. Le ME 109 s'abîma dans les eaux de la Manche.

John serra Dolly contre son cœur. L'Allemand avait-il aussi une petite « Dolly » avec lui ? John Craig se concentra sur sa mission. Son Spitfire avait été équipé de quatre appareils photographiques ultramodernes, placés sous le ventre de l'appareil. Sa mission : photographier toutes les batteries de la Flak sur la côte entre le Tréport et Saint Valéry-en-Caux. Le bruit courait de l'installation de nouveaux radars du côté de Pourville-sur-mer. Ces repérages étaient essentiels à l'Etat-Major qui prévoyait une tentative de débarquement durant l'été. Il était le seul avoir été mis au courant. Sa rencontre avec Churchill l'avait fortement impressionné.

« Vous aurez compris que si votre appareil tombe dans les mains de l'ennemi ou si vous êtes fait prisonnier, c'est toute l'opération qui est remise en cause ».

Cette phrase, il se l'était répétée en boucle durant les jours qui avaient suivis. Impossible d'en parler avec Minh Nguyêt. On lui avait remis la capsule de cyanure une heure avant le décollage. En cas d'avarie, aucun atterrissage de fortune à envisager. C'était le crash obligatoire.

Ce n'était pas sa première mission dans la région. C'est aussi pour cela qu'on l'avait choisi. Il avait à son actif la destruction de plusieurs dépôts de munitions ou de carburants, le mitraillage de locomotives, de convois militaires. Pas une seule fois son Spitfire n'avait été touché. Il lui faudrait faire vite. Une fois repéré, sa présence serait signalée sur toute la côte. Pour que les photos soient exploitables, il lui faudrait descendre assez bas. Il comptait sur l'effet surprise et... la chance. Du Tréport à Dieppe, tout se passa bien. Inutile de s'attarder au-dessus de Dieppe, les positions allemandes étaient relativement bien connues. Toutefois, une chose l'intrigua. Comme le sentiment que quelque chose avait changé depuis sa précédente mission. Il refit un passage beaucoup plus bas. Les rues menant à la plage étaient barrées de murs anti-chars. C'est là qu'il se fit repérer. La DCA installée sur la falaise Ouest l'avait dans sa ligne de mire. Il décrocha, remonta à six mille mètres pour plonger à nouveau vers Pourville-sur-Mer. Il repéra la station radar installée sur deux blockhaus cubiques. Il prit une série de clichés, puis fila vers l'Ouest. L'alerte avait été donnée. Il essuya plusieurs tirs de la Flak. Encore quelques minutes et il pourrait prendre le chemin du retour.

John n'en croyait pas ses yeux. L'aiguille du cadran devant lui montait inexorablement vers le rouge. Son moteur chauffait.

« Une fuite au circuit de refroidissement, pensa-t-il. J'ai dû être touché. » Il savait ce qu'il avait à faire. Il obliqua vers le large, prit de l'altitude.

Le moteur du Spitfire VB EP200H ne tiendrait plus longtemps maintenant. Il vérifia son parachute, serra Dolly contre son cœur et s'éjecta. Le Spitfire piqua du nez. Quelques secondes plus tard, il s'enfonçait dans la Manche dans une superbe gerbe d'eau.

Anselme avait quitté la ferme avant le lever du jour. Comme à chaque grande marée, il bravait l'interdiction absolue d'aller sur le rivage. La valleuse des Moutiers n'avait jamais vraiment intéressé les Allemands. Trop étroite ou trop escarpée, sans doute. Les patrouilles se faisaient rares par ici. Il y avait bien cet officier qui fréquentait ceux du manoir, mais il venait souvent seul. Aux premières lueurs du jour, il aurait rempli son seau d'étrilles et de moules. Il saurait se faire discret pour rentrer.

Depuis cinquante ans qu'il vivait ici, Anselme aurait pu descendre la valleuse les yeux fermés.

Anselme connaissait chaque trou dans les rochers : celui du « diable » où il était certain de trouver un couple de tourteaux, celui de la « mouche » où il avait parfois la chance de dénicher un petit congre, ou encore le "Pauvre de moi" pour les bouquets. Il n'avait pas oublié de prendre son gros crochet.

Anselme aimait bien le moment où il posait le pied sur le sable. Cette vaste étendue lui appartenait. C'était peu de chose, mais c'était son royaume. Il faisait encore nuit, mais il ferma les yeux pour s'imprégner des odeurs, du bruit du ressac au loin.

C'est un gémissement qu'il entendit. Non loin de lui. Il prêta l'oreille. Une fois il avait trouvé un petit phoque qui s'était échoué. Il avait eu un mal fou à le remettre à l'eau, l'animal apeuré se débattant comme un beau diable. Une nouvelle plainte sur la droite. Anselme parcourut une vingtaine de mètres avant de percevoir une forme inhabituelle sur le sable. Un homme. Par précaution, Anselme saisit son crochet et s'approcha doucement. L'homme semblait hors d'état de nuire. Anselme comprit tout de suite qu'il s'agissait d'un pilote d'avion.

« Help Help réussit à murmurer l'aviateur. » Anselme n'était pas doué pour les langues mais il avait compris. Il aida le blessé à se retourner et à s'asseoir. Le blouson était aux couleurs de la R.A.F.

« Spitfire ? demanda Anselme »

John hocha la tête et désigna un point vers le large. John parlait un français correct. Au moins, il n'était pas tombé aux mains des Allemands. Il tâtonna sa veste pour s'assurer que la petite boîte contenant la capsule de cyanure était toujours là. Dolly aussi. Il pensa à Minh Nguyêt, à Jeanne. En ce moment, elles devaient déjà être à la base, guettant son retour. Sans doute les avait-on prévenues que le Spitfire avait disparu. Il regarda sa montre. Il avait passé quatre

heures dans l'eau pour rejoindre le rivage. Il n'avait pas essayé de lutter contre le courant. Il nageait vers le Sud sans trop savoir où il atterrirait. John était bon nageur. Toutes les vingt minutes il avait fait la planche pour se reposer. Le vent soufflait du Nord-Ouest, ce qui l'aidait à rejoindre le rivage. Un bon force cinq avec une mer bien formée. Une heure après le crash, il avait aperçu les deux ME 109 venus en reconnaissance sur les lieux du crash. Aucun des deux ne l'avait repéré. Il avait essayé d'atteindre la petite vailleuse, mais ses forces l'avaient abandonné.

Après avoir rassuré l'aviateur, Anselme écouta le récit de celui qui se présenta comme John Craig, pilote de chasse du Squadron 165 de la RAF, en mission de reconnaissance. Anselme tendit sa topette de calvados à John. L'alcool lui brûla l'œsophage mais le remit d'aplomb. Dix minutes plus tard, les deux hommes prenaient le chemin de la vailleuse.

Ils firent plusieurs haltes pour permettre à John de souffler un peu. Il leur fallut une bonne demi-heure pour rejoindre la ferme d'Anselme. Ils firent un détour par un herbage pour éviter de longer le manoir de Hautebert. Anselme se contenta de désigner la haute bâtisse en mettant un doigt sur sa bouche. Veuf depuis longtemps, Anselme vivait seul à la ferme. Était-ce encore une ferme ? Les Allemands avaient réquisitionné son vieux tracteur. Anselme élevait quelques poules, canards et lapins, s'occupait de son grand potager et de ses arbres fruitiers. Il vivait en autarcie depuis le début de la guerre. John semblait rassuré sur les intentions d'Anselme. Pourtant, il ne souffla mot de la capsule de cyanure. Une dénonciation est vite arrivée. Et puis John comptait bien ne pas moisir ici.

Après avoir avalé une bonne partie d'une terrine de lapin et goûté au cidre d'Anselme, John sentit la fatigue le gagner. Il avait mal partout. Anselme l'emmena jusqu'au cellier et lui désigna une échelle de meunier. En haut, une petite trappe en bois dans le plafond. Anselme le précéda. L'étage qui servait de grenier était en partie aménagé. Un vieux matelas jeté sur une paille en fer, une cuvette et un broc, un miroir ébréché, une petite table et un tabouret constituaient un semblant de chambre éclairée par une petite tabatière. Anselme redescendit aussitôt pour revenir avec des draps, une couverture et un oreiller. Il expliqua à John qu'il devrait hisser l'échelle une fois seul. En cas de visite inopinée, c'était plus sûr.

John fit le tour du propriétaire. Une bonne cachette, mais aussi un piège redoutable. Une seule issue, la trappe. A la rigueur, la tabatière, mais il ne se voyait pas s'enfuir par les toits.

Il fit son lit, posa sa veste sur le tabouret. Dolly avait un peu souffert de son séjour dans l'eau. Reverrait-il un jour celles qu'il aimait ? Pourrait-il jamais les prévenir qu'il était en vie ?

Peut-être Anselme était-il en contact avec un réseau de résistance Il se faisait peu d'illusions. Le réseau du PCF venait d'être laminé, réduit à néant. Restait le réseau Léopard et quelques

isolés. L'Etat Major lui avait bien confié le nom d'un contact sur place, un mystérieux Alkan. Mais il ignorait tout de lui, n'avait aucune idée de comment rentrer en contact avec cet agent. Il plaça la boîte contenant la capsule sous l'oreiller, s'allongea sur le lit, serra Dolly contre lui et s'endormit presque aussitôt.

Durant la semaine qui suivit, l'emploi du temps de John fut réglé comme du papier à musique. A sept heures du matin Anselme frappait trois coups au plafond du cellier. John rejoignait le fermier pour profiter de la cuisine et de la petite salle d'eau. C'est Anselme qui allait chercher l'eau au puits. Dès que le fermier sortait pour s'occuper de ses bêtes ou de son potager, John regagnait sa cachette. Ils prenaient leurs repas ensemble. John posa plein de questions à Anselme, sur la Résistance, sur les voisins, ceux du manoir de Hautebert. Anselme ne connaissait qu'une personne susceptible d'appartenir à un réseau : l'ancien instituteur de Bosc-Mesnil. Quant aux habitants du manoir, Anselme le mit tout de suite en garde : Un officier allemand fréquentait régulièrement les lieux.

John trouvait le temps long dans sa cachette. Il passait une partie de son temps à la tabatière. De là, il voyait une partie du manoir et plus loin, la naissance de la valleeuse.

Dans un coin du grenier, il dénicha une pile de vieux numéros du Chasseur Français. Ça le distrairait un peu. Il demanda à Anselme de quoi écrire. Il rédigea une lettre à l'attention de sa femme en espérant pouvoir trouver un moyen de lui faire parvenir. Il ne disait rien de sa mission. Juste qu'il était sain et sauf. Il cacha la lettre au fond du grenier. C'est là qu'il découvrit, recouvert de poussière un antique poste radio à galène, vraisemblablement hors d'usage. Le soir même, il fit part de sa découverte à Anselme. Le poste ne fonctionnait plus depuis belle lurette. Anselme n'avait pas jugé utile d'en racheter un. Il aimait le calme, le silence et puis, avec la guerre, à quoi bon ?

John s'offrait de remettre en état l'appareil. D'essayer au moins. Le fermier lui prêta quelques outils et John se mit aussitôt à la tâche. Ce n'était pas le premier poste radio qu'il bricolait. Il ne connaissait pas cet ancien modèle, mais il ne désespérait pas de réussir. Le lendemain midi, il réussit à obtenir un immonde crachouillis. Le système fonctionnait. Restaient les réglages et surtout à capter la seule radio qui l'intéressait : Radio-Londres.

Deux jours plus tard, à dix-sept heures, le premier « Ici Londres » bien que brouillé sortait du vieux poste à galène. Anselme n'en croyait pas ses oreilles. Ni l'un ni l'autre ne comprirent les messages codés. « Il fait beau à Troyes (ou trois) » « Les doryphores aiment le sucre ». Certes le mot « doryphores » désignait les soldats allemands, mais le sens de la phrase échappait aux deux hommes. Chaque jour, Anselme et John installait le poste dans la cuisine aux heures de diffusion de la BBC. Si John était content d'avoir un contact, même virtuel

avec son pays, il commençait à désespérer. Le quatrième jour, son cœur se mit à battre. Par deux fois la BBC diffusa un message qu'il s'empessa de mémoriser. Mélangés à d'autres messages abscons, John retint ceci : « D'Alkan à Blanche Neige » « La recluse sort à minuit ».

« Alkan », son contact mystérieux. Quant à « Blanche Neige », c'était le nom de code qu'il s'était choisi pour le SOE¹ en pensant à Jeanne qui adorait cette histoire. Ainsi à Londres, on savait qu'il était vivant ou tout au moins on l'espérait. Il se récita la deuxième partie du message pour essayer de comprendre. Minuit sans autre précision de date, il ne pouvait s'agir que d'aujourd'hui.

Était-ce lui la recluse ? Drôle de patronyme. Certes il était habitué aux messages loufoques que diffusait Radio Londres. Il se résolut à demander à Anselme

« Est-ce que « la recluse » ça évoque quelque chose pour vous ?

C'est le nom que l'on donne au chemin qui traverse le petit bois et qui rejoint Bosc-Mesnil ». Cela voulait dire que non seulement on le croyait en vie, mais qu'on l'avait plus ou moins localisé.

John expliqua à Anselme qu'il devait absolument se rendre cette nuit sur le « chemin de la recluse. »

« Il faut être fou. A moins d'être du coin, l'entreprise est vouée à l'échec. Le bosquet est un bois taillis quasiment impénétrable et le chemin est truffé d'embûches. Le seul truc, c'est que c'est la pleine lune. On y verra un peu clair ».

John avait tout de suite noté le « on ».

« Vous accepteriez de me guider ? »

Anselme haussa les épaules comme pour dire que la question ne se posait même pas.

John était nerveux. Vaguement inquiet. Comment avait-il pu être si rapidement localisé ? Qui était ce mystérieux Alkan ? Était-ce un piège ? Certainement pas. Les Allemands ne se seraient pas donnés toute cette peine. Ils auraient depuis longtemps cerné la ferme d'Anselme. John n'avait aucune arme. Ils partirent vers vingt-deux heures. Anselme avait prêté une vieille veste de velours côtelé à son nouvel ami. John y avait glissé discrètement Dolly et la petite boîte qu'il ne devait jamais quitter dans une poche intérieure.

Au moment où ils quittèrent la ferme, ils virent des lueurs de phares sur la route du Pougard.

« L'officier allemand, souffla Anselme à l'oreille de John. »

¹ Service Secret Action Britannique

Ils restèrent dans l'encoignure de l'ancienne grange le temps que la voiture de l'officier se gare devant le perron. Ils aperçurent sur le seuil éclairé la silhouette d'une femme. « Une très jeune femme, pensa John ».

Ils se mirent en route, Anselme précédant John de quelques pas. Ne sachant trop où le contact s'établirait, Anselme avait parlé de se cacher près des ruines de « la chevrette », une ancienne bergerie en retrait du chemin mais en surplomb, ce qui permettait de voir arriver d'assez loin toute personne venant dans un sens ou l'autre. La nuit était effectivement très claire. John avait emporté sur lui la lettre destinée à Jeanne et Minh Nguyêt. Peut-être qu'Alkan serait en mesure de la faire parvenir à ses destinataires. Ils avaient trois bons quarts d'heure d'avance. Ils avaient convenu qu'Anselme resterait à « la chevrette » si la rencontre avait lieu. Alkan n'aurait certainement pas apprécié qu'une personne extérieure au réseau voie son visage. Ils dérangèrent une chouette qui avait pris ses quartiers dans l'ancienne bergerie. Ils patientèrent en silence, surveillant le chemin de la recluse.

A minuit, il n'y avait toujours personne. Un quart d'heure plus tard, Anselme proposa de rentrer, mais John n'était pas d'accord. Finalement il proposa de rester seul. Il connaissait le chemin maintenant. Anselme grommela un peu mais n'insista pas.

John venait de se dire qu'Alkan était peut-être là depuis longtemps, qu'il avait vu deux hommes arriver, ce qui n'était pas prévu au programme. Simple mesure de sécurité, il n'avait pas montré le bout de son nez. John attendit que la silhouette d'Anselme disparaisse puis il quitta son abri pour se camper au milieu du chemin.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Du bosquet, un bref signal lumineux répété trois fois révéla une présence. John fit quelques pas dans cette direction. A dix mètres, se tenait un homme pointant une arme sur lui.

« John Craig

Alkan, répondit l'homme en baissant son revolver. »

L'entretien dura à peine un quart d'heure. John voulait savoir comment il avait été localisé mais Alkan ne divulgua rien. La seule information qu'il lâcha fut que les Allemands avaient fini par abandonner les recherches, persuadés que le pilote anglais n'avait pas survécu. Il accepta de prendre la lettre que lui remit John mais précisa qu'elle parviendrait à Londres sous forme de message codé. Il était impossible d'envisager le rapatriement du pilote pour l'instant. Le SOE avait encore besoin de lui. Alkan expliqua à son interlocuteur en quoi constituait sa nouvelle mission. Il lui remit un sac avec des habits, un Mauser, un appareil-photo, des papiers d'identité au nom d'Etienne Soulet ainsi qu'une carte de presse accréditée par la Kommandatur pour le journal « Je suis Partout ». Alkan expliqua que Soulet existait

vraiment. Journaliste d'origine anglaise, il avait su donner des gages de son engagement pour le III^{ème} Reich. Ses articles aux accents antisémites lui donnaient accès aux salons parisiens, aux soirées privées fréquentées par les hauts dignitaires nazis et le gratin de la collaboration. En principe les deux hommes ne devraient plus se revoir. Une fois la mission achevée, John devait faire parvenir un message à un contact à Bosc-Mesnil. Les deux hommes se serrèrent la main puis disparurent dans la nuit.

En arrivant au « Perthuis », John fit le tour du manoir de Hautebert qui allait devenir le théâtre de sa nouvelle mission.

Hubert sursauta. Trois coups de klaxon l'avaient brutalement tiré de son rêve. Il jeta un œil à sa montre. 18 heures. Il avait dormi tout l'après-midi. Falstaff était déjà devant la porte d'entrée, remuant la queue.

Hubert s'assit sur le bord du lit, un peu étourdi. Quel drôle de rêve. Tout semblait à la fois si lointain et si proche. Généralement ses rêves s'estompaient dans sa mémoire dès lors qu'il ouvrait les yeux. Là, tout était prégnant. Il entendit la barrière métallique du jardin qui grinçait. Il avait raté l'arrivée d'Eléonore, sa descente de voiture. Il sauta sur ses pieds, furieux contre lui-même. Il cueillit dans ses bras sa belle Eléonore près du massif de ses roses Pierre de Ronsard. Il avait presque tout faux pour la tenue mais peu lui importait. Elle était la plus belle. Hubert fit tourner son amour plusieurs fois. La jupette évasée se soulevait délicieusement. Eléonore encore enlacée lui souffla à l'oreille :

"Devine, mon amour..."

-Déjà ? Ici ?

-Mais oui. Il n'y a personne pour nous voir dans le jardin. A part le facteur s'il pointe son nez à la barrière.

- Aubade ?"

Eléonore sourit sans répondre. Mais déjà la main d'Hubert se glissait sous la jupe. Il faillit éclater de rire.

"On doit être vendredi, suis-je bête. VSC Vendredi Sans Culotte."

Parfois c'est Hubert qui malicieusement confisquait la petite culotte d'Eléonore. Peu importe le jour. Mais sa belle aimait bien aussi son petit rituel avec ses copines. Elles échangeaient leurs impressions sur le forum VSC.

"Nous sommes samedi. C'est une surprise, rien que pour toi..."

Hubert apprécia. Le chemisier bleu pâle dont deux boutons étaient défaits laissait deviner le soutien-gorge Aubade. Au moins, il avait vu juste sur ce point.

"J'ai laissé la petite culotte sur le siège passager. Tu devrais aller la chercher avant qu'un fétichiste de Bosc-Mesnil ne jette son dévolu sur elle..."

- Et si t'étais fait contrôler ? "paniqua Hubert.

-Mais, je me suis fait contrôler. Deux fois. A croire que les brigades de gendarmerie s'étaient donné le mot..."

-Et ils ont vu ta culotte !

-Mais non. Puisque je n'en avais pas. Et tu sais les ballerines c'est toujours difficile à chausser. J'ai pris mon temps..."

Hubert la savait tout à fait capable de cela. Mais il ne s'attarda pas sur les taquineries d'Eléonore.

"Je vais te faire subir mille supplices pour la peine. Attends-toi au pire !" Et Hubert fila jusqu'à la voiture, un sourire aux lèvres, pour récupérer le sous-vêtement.

Eléonore faisait le tour du jardin. Elle remarqua plusieurs plantations nouvelles, apprécia le parfum du viburnum. Elle essaierait de retour à Paris de retrouver cette fragrance chez l'Artisan Parfumeur. Mais rien ne vaudrait ce parfum naturel. Hubert arrivait, le bagage d'Eléonore dans une main et brandissant triomphalement la petite culotte comme un trophée dans l'autre.

"Alors, ces supplices, ça vient ? réclama Eléonore.

- Je crois que je vais te rougir les fesses, belle indécente..."

Eléonore éclata de rire. Elle connaissait son Hubert. Elle le savait bien incapable de mettre sa menace à exécution. Elle décida pourtant de rentrer dans son jeu, juste pour le taquiner.

-Chic, une fessée. Tu veux que je remette ma culotte, rien que pour te donner le plaisir de la retirer ?

-Tu fais la fière, mais rira bien qui rira le dernier."

Ils se retrouvèrent dans la chambre. Avec sa jupette et ses ballerines bleues, Eléonore avait un petit côté étudiante qui semblait amuser Hubert. Il s'assit sur le bord du lit et attira Eléonore à lui. Avant même qu'elle ait pu réagir, Eléonore se retrouva couchée sur les genoux d'Hubert. D'un bras il l'empêchait de se relever. Mais c'eut été inutile car Eléonore ne se défendait pas vraiment. De l'autre main, Hubert retroussait la jupe, dévoilant la superbe croupe d'Eléonore. Instinctivement elle serra ses jambes, s'arqueboutant sur la pointe de ses ballerines.

Eléonore protesta pour la forme. Elle savait qu'Hubert adorait avoir cette vue sur son cul. Au lieu de la fessée cinglante promise, Hubert allait plutôt lui administrer une série de caresses dont elle raffolait. Il repositionna Eléonore sur ses genoux pour que la croupe soit davantage offerte. Eléonore creusa elle-même ses reins. Les doigts d'Hubert se promenèrent entre les

jolies fesses fermes, s'aventurant plus en avant entre les cuisses d'Eléonore. Elle gémit quand l'index d'Hubert chercha son clitoris entre les lèvres humides de son sexe. Les gémissements de plaisir d'Eléonore se firent plus prégnants. Hubert ne pouvait voir la tête de son amante recouverte par ses cheveux qui recouvraient le visage. Il sentit le bas-ventre d'Eléonore se contracter. Elle rua presque en jouissant pleinement, seule. Il lui fallut un certain temps pour reprendre ses esprits. Il restèrent enlacés sur le lit. Elle le taquina un peu sur la fessée promise, jamais donnée.

"Tu verras. Un jour..."

Il aimait son rire même quand elle se moquait de lui.

"Tu sais comment est mort le Président Félix Faure ?"

Hubert ne savait pas.

"Dans les bras de sa maîtresse à l'Elysée. Enfin dans les bras, c'est beaucoup dire. Elle lui faisait une petite gâterie. Il en est mort.

-Mais je ne veux pas mourir !

-Et comme épitaphe, sur sa tombe, on inscrivit : "Il voulait être César, il ne fut que Pompée..." Amusant ?

Ces deux-là sont vraiment amoureux, pensa Lucienne la boulangère du village quand elle vit passer devant sa boutique, se tenant par la main Hubert et Eléonore, précédés de Falstaff. Et encore, elle ne pouvait imaginer la folle nuit d'étreintes que seul Falstaff aurait pu narrer.

Le couple se dirigeait vers la sortie du village. Hubert voulait prendre sa belle en photo. Ce serait une belle journée. Un petit vent de Sud les accompagnerait sur le Chemin de la Recluse, jusqu'à la vailleuse. En traversant le bosquet, Eléonore cueillit un bouquet de jacinthes sauvages. Très vite sa main reprit celle d'Hubert. Un couple fusionnel. On approcha du manoir de Hautebert. Hubert se promit de raconter à Eléonore son drôle de rêve. L'aviateur anglais, le crash du Spitfire, Anselme... Il se rappelait du moindre détail. La petite Jeanne tendant sa poupée Dolly à son père. Ils étaient à moins trois cents mètres du manoir, longeant le mur d'enceinte du parc, quand Falstaff partit comme un flèche en aboyant. Ce n'était pas un aboiement agressif, plutôt des jappements. Hubert et Eléonore échangèrent un regard. Sans être vraiment inquiets, ils pressèrent le pas. Le portail du manoir était entrouvert. C'était bien la première fois. Falstaff était invisible. Un bref aboiement leur fit comprendre que le chien avait pénétré dans le parc. Ils s'avancèrent sur l'allée de graviers blancs menant à l'imposant perron face à eux. Leur intrusion n'était pas passée inaperçue. Une fenêtre venait de s'ouvrir au premier étage. Ils levèrent la tête. Une vieille femme semblait les interroger du regard.

"Notre chien nous a échappé, expliqua Hubert. Auriez-vous la gentillesse de nous laisser le récupérer ?"

La vieille dame ne répondit pas. Elle leur fit juste un signe de la main puis referma la fenêtre. Quelques secondes plus tard, la lourde porte du perron s'ouvrit. La vieille dame leur fit signe de gravir les marches. Ils se présentèrent et Hubert réitéra sa demande.

"Il a dû aller taquiner ma chienne, votre beau setter. Vous pouvez aller voir derrière la chapelle, c'est par là qu'ils doivent se trouver. Aphrodite aime bien ce coin."

Hubert, la laisse à la main partit au pas de course. Eléonore resta en compagnie de la maîtresse des lieux. Celle-ci la fit entrer. La pièce faisant office d'entrée était volumineuse. Un escalier monumental en occupait le fond et desservait sans doute les deux étages. Eléonore remarqua un grand tableau sur le mur de gauche. Une photo en fait. Une petite fille dans les bras d'un monsieur qui devait être son père. Une jeune femme tenait l'homme par les épaules. Eléonore fut surprise de la ressemblance des traits de la femme avec ceux de la maîtresse des lieux.

"Je suis confuse. Je ne me suis pas présentée. Jeanne Craig. Je vois que vous vous intéressez à cette photo. C'est troublant, n'est-ce pas ? La petite fille, c'est moi. Avec mon père et ma mère. Près de Londres en 1938."

Jeanne s'exprimait dans un français presque sans accent.

" Mes parents sont décédés depuis longtemps. Ma mère, Minh Nguyêt avait acquis après-guerre ce domaine pour en faire une sorte de pensionnat pour les orphelins de guerre. Elle a même vécu ici plusieurs années. Moi aussi, évidemment. L'établissement a fermé à la mort de ma mère. Je n'y viens que rarement. Au printemps principalement. Un jardinier s'occupe du parc le reste de l'année. "

Eléonore n'osa pas poser de questions, un peu intimidée par la prestance de cette vieille dame, très digne qui devait bien avoir dans les quatre-vingts ans. Voyant son embarras, Jeanne lui proposa de rejoindre son mari. Hubert regardait les deux chiens se courir après, se renifler puis repartir dans une course folle à travers le parc. Hubert semblait à la fois dépité avec sa laisse au bout de son bras et agréablement surpris de l'énergie déployée par les deux chiens pour faire connaissance.

"Laissez-les faire connaissance. Deux setters sont faits pour s'entendre. Aphrodite est ravie. Elle rencontre peu de compagnons. Venez prendre une tasse de café ou de thé.. Passons par la chapelle."

Hubert et Eléonore acceptèrent avec empressement. De l'extérieur la chapelle semblait un peu plus ancienne que la bâtisse très Renaissance Le début du gothique sans doute. Elle n'était pas

bien grande. Jeanne les précéda. L'autel était minuscule. Hubert remarqua sur les colonnes des sculptures un peu naïves. Très profanes. Des indiens Tupinambas, des Africains en costume traditionnels. Un éléphant. Une massue Tupi. Jeanne précisa que ces sculptures remontaient au XVII^{ème} siècle. Plus tardives que l'élévation de la chapelle du XIII^{ème} siècle. Le maître des lieux d'alors, François de Hautebert, un riche armateur qui avait fait construire cette bâtisse dans le style Renaissance, avait fait graver ces sculptures représentant les peuples rencontrés lors de ses expéditions vers le Nouveau Monde, l'Afrique ou Sumatra. La petite tour d'armateur lui permettait de surveiller l'arrivée de ses bateaux au port de Dieppe. Eléonore restait plantée devant un magnifique vitrail, partiellement endommagé. Des morceaux de carreaux blancs avaient été posés pour consolider le vitrail.

"« Marie-Madeleine. Une femme intéressante et mystérieuse, n'est-ce pas ? dit Jeanne. On dit qu'il s'agissait d'une réplique du célèbre vitrail de l'église de Vernon : « Marie-Madeleine et le jardinier ». Un chef d'œuvre du quinzième siècle.

- Mais, d'habitude, Marie-Madeleine est représentée en pleurs au bord du tombeau du Christ. Là, elle sourit, répondit Eléonore.

-Certes, mais ici son seigneur Jésus lui apparaît. Elle ne peut croire à la résurrection et le prend pour le jardinier. Jésus la détrompe et lui dit « Ne me touche pas ! » Elle est transportée de voir son seigneur devant elle. Entre les deux, il y a l'arbre de vie. On en reconnaît quelques fragments sur le vitrail."

Eléonore déchiffra "Noli me tangere" sortant de la bouche du Christ. "Ne me touche pas". Elle se rappelait que l'on prêtait souvent à Marie-Madeleine des pensées coupables à l'égard de Jésus. Pas uniquement des pensées d'ailleurs.

Eléonore chercha la main d'Hubert. Un frisson parcourut son échine. Ici, tout l'impressionnait. Jeanne les conduisit vers une crypte à gauche de l'autel.

"On peut rejoindre l'entrée du manoir par ce chemin. Au centre de la petite crypte trônait une sépulture. Une sorte de catafalque. Hubert épousseta de sa main une inscription gravée sur le marbre : « Oujambé 1630 »

Une aïeule ? demanda Hubert.

-Je ne sais pas vraiment assura Jeanne. Quand ma mère a acquis ce domaine, on a retrouvé dans une petite cache derrière ce tombeau un manuscrit. Je vous le montrerai tout à l'heure.

Eléonore était un peu inquiète. Elle souffla à l'oreille d'Hubert qu'elle préférait partir.

Le souterrain débouchait, par une porte en bois dans l'entrée du manoir.

"Nous sommes désolés pour le thé. Il est déjà tard. Nous préférons continuer. Mais si l'invitation tient toujours, nous repasserons."

Jeanne ne sembla pas vexée . Elle reconduisit ses hôtes sur le perron. Aphrodite et Falstaff étaient allongés dans l'herbe, l'un contre l'autre. Falstaff gémit un peu quand on lui passa la laisse. Ils firent un petit signe de la main à la maîtresse des lieux et prirent le chemin de la valleuse.

"Elle est charmante cette femme, dit Hubert

"Curieuse. Impressionnante cette Jeanne.

-Tu connais son prénom ?

-Elle me l'a dit. Je l'ai vue en photo dans l'entrée. Tu n'as pas du remarquer cette photo. Elle s'appelle Jeanne Craig et sa mère, qui lui ressemble beaucoup : Minh Nguyêt."

Hubert se figea. Il se sentit presque fiévreux, ses jambes flageolaient.

"Tu as dit Jeanne et Minh Nguyêt ?

-Et bien oui. Et alors ?

-Dans un rêve cette nuit, il y avait une Minh Nguyêt et une petite Jeanne. Des Anglais Et c'est le même nom de famille "Craig". John Craig était aviateur"

Hubert déroula tout son rêve pour Eléonore...

"Tu dois posséder un don, dit Eléonore un peu abasourdie par le récit d'Hubert. C'est incroyable. Je préfère croire à une coïncidence. Ce sont des noms très communs."

Hubert restait songeur. Il aurait bien aimé rester à discuter avec cette Jeanne. Et puis il aurait voulu voir le manuscrit évoqué par la maîtresse des lieux. Ils pourraient toujours revenir au manoir. Il voulait maintenant se concentrer sur sa belle. Eléonore était un peu comme Marilyn Monroe pour les photos. Rien à voir physiquement. Mais elles avaient toutes deux la faculté d'envouter le photographe. Des poses naturelles, toujours incroyablement suggestives. Les photos étaient rarement ratées. Un flou parfois, un recadrage, et encore. Et ce quelle que soit la tenue. Aujourd'hui, Eléonore était en pantalon. Un jean tout simple. Des chaussures de sport pour la marche. Un petit blouson genre aviateur. Hubert n'aurait pas besoin d'être trop directif. Ce serait Eléonore qui mènerait la danse, utilisant au mieux chaque élément du décor, sublimant chaque prise de vue de sa belle personne. Un geste pour libérer ses cheveux, une main faisant glisser la fermeture-Eclair de son blouson, une tête renversée et c'était l'assurance d'un bon cliché. Ils firent ainsi une bonne centaine de clichés avant de se retrouver sur l'estran. La mer avait commencé à remonter. Mais rien ne pressait. La plage était déserte. Même pas un pêcheur de bouquets. Eléonore se dévêtit. Elle frissonna un peu. Le soleil n'était pas encore au zénith. Mais les falaises protégeaient bien du vent de Sud. Elle adorait se retrouver nue sur le sable. Un corps parfait qui aurait damné un pape. Elle allait certainement gâter son vernis à ongles bleu, mais peu importait. Hubert s'en donna à cœur joie. Sa belle était magnifique. Le

sable collé à la peau d'Eléonore donnait un rendu irrésistible. Elle avait déniché un long goémon, pourtant rare sur la côte d'Albâtre. Elle entama une série de figures comme lors de ses prestations de GRS. Elle sentit le plaisir monter quand Hubert s'approcha pour une série de gros plans. Il effleura un sein. Le mamelon se contracta. Ils ne purent se retenir. Ils rejoignirent le pied de la falaise, là où les énormes rochers de grès formaient un paysage fantastique. Hubert se retrouva aussi nu que sa belle Eléonore. Penchée en avant, prenant appui contre un rocher, Eléonore offrit sa croupe, creusant ses reins. Elle sentait l'iode, les algues. Son sexe était trempé. Hubert la pénétra doucement. Ils jouirent, face à la mer. Repus de plaisir, ils s'assirent sur les galets. Falstaff, trempé, vint se secouer contre eux, les éclaboussant à qui mieux-mieux.

Il fallait songer à rentrer.

Après un repas frugal, fatigués de leur balade sur l'estran, ils décidèrent de profiter de la chaleur printanière. Ils installèrent deux transats dans le jardin exposé plein Sud. Ils ne tardèrent pas à s'assoupir. Le sommeil d'Hubert fut pourtant agité. Il semblait en proie à des démons l'assaillant.

Jeudi 14 Mai 1942

Etienne Soulet, alias John Craig se présenta en fin d'après-midi au manoir de Hautebert. L'Oberst Doëinig s'était montré flatté d'être contacté par Je Suis Partout pour une interview sur les avancées des armées du III^{ème} Reich en Europe.

John vérifia la présence de sa capsule de cyanure dans la minuscule pochette qu'il avait cousue à l'intérieur de sa chemise. Il avait laissé le Mauser à la ferme. Trop difficile à dissimuler. Et puis sa mission ne prévoyait pas d'éliminer Doëinig. Juste mettre la main sur les documents et les photographier.

Dès qu'il eut franchit la grille du parc, il se sentit mal à l'aise. Comme un pressentiment. Non qu'il ait eu peur de s'engager dans cette mission, mais aujourd'hui c'était un jeudi 14. Comme il les maudissait ces jeudis 14 ! Quel que fut le mois d'ailleurs. Lui, si rationnel, avait fini par devenir superstitieux. Sa petite sœur s'était fait écraser par un camion un jeudi 14. C'est un jeudi 14 que sa mère avait annoncé qu'elle quittait la maison pour aller vivre avec un Français. Il avait sept ans et n'avait jamais revu sa mère. On lui avait annoncé sa mort cinq ans plus tard, un jeudi 14 Octobre. Qu'arriverait-il aujourd'hui ? Son identité serait percée à jour ? Avait-il été d'ores et déjà trahi ? Ce n'était pas raisonné, mais il ne pouvait s'empêcher de craindre le pire.

John frissonna. Il serra la poupée Dolly contre son cœur, eut une pensée pour Minh Nguyêt et Jeanne, chassa les idées sombres et sonna.

« Bonjour Madame. Etienne Soulet du journal « Je Suis Partout ».

L'Oberst Doëinig a dû vous prévenir. Je dois l'interviewer ici même ce soir.

- Effectivement. C'est un honneur pour nous de vous recevoir dans notre modeste demeure. Vous êtes notre invité. Entrez. J'ai eu l'occasion de vous lire quelquefois, lorsque la presse arrive jusque dans nos contrées bien trop éloignées de la capitale. Je vous ai fait préparer une chambre. Le Colonel ne devrait plus tarder. »

Madame Soulanges lui fit faire le tour du propriétaire, lui présentant quelques amis qu'elle avait conviés pour le dîner.

Quelques notes de pianos parvenaient à leurs oreilles.

« C'est ma fille Valentine, précisa Madame Soulanges en introduisant le journaliste dans le petit salon. »

Une jeune femme qui ne devait pas avoir vingt ans interprétait sur un magnifique piano à queue, une sérénade de Schubert. John était fasciné par les boucles rousses de Valentine qui s'étaient en corolle sur ses épaules. La jeune femme ne leva les yeux que lorsque la sérénade fut achevée. Mme Soulanges fit les présentations. John ne put s'empêcher de lui faire un compliment qui la fit rougir jusqu'au bout des oreilles.

« Peut-être pourrais-tu guider Monsieur Soulet jusqu'à sa chambre puis lui faire la visite du parc et de la chapelle, ma chérie ?

-Volontiers »

John était ravi de passer quelques instants avec cette si jolie femme, presque une poupée à la peau de porcelaine. Il n'était pas musicien lui-même, mais il était un amateur avisé pour tout ce qui touchait à la musique classique. La chambre bleue que lui avait réservée Madame Soulanges jouxtait celle qu'occupait parfois l'Oberst² Doëinig. Ils devisèrent un bon moment sur la musique. Elle se montra curieuse de son métier de journaliste. Elle ne connaissait pas « Je Suis Partout ». Il promit de lui envoyer quelques exemplaires dont celui avec l'interview de Doëinig.

Ils ressortaient de la chapelle quand ils entendirent la voiture de Doëinig, suivie par une « Citron » noire. Un sbire vint ouvrir la portière de l'Oberts et se tint au garde-à-vous. Doëinig était assez petit et ventru. John reconnu l'uniforme des Oberst affectés à l'Etat-Major. Les

² Colonel

quatre occupants de la Traction étaient de simples soldats, à part un Gefreiter³ assez jeune. Sept hommes en comptant Doëinig. La partie ne serait pas facile.

Par précaution, John se présenta en tendant ostensiblement ses papiers d'identité. Mais Doëinig n'y jeta même pas un œil. L'entretien se fit dans le grand salon. Y assistaient, outre Doëinig et John, Madame Soulanges et sa fille Valentine. Doëinig parlait aisément le français. Il était intarissable sur l'avancée des troupes allemandes aux quatre coins de l'Europe. Il se fit plus discret sur la campagne de Russie. John posa quelques questions techniques sur les derniers modèles de Messerschmitt, un domaine qu'il connaissait bien.

« Il se dit que vous êtes envoyé par l'Etat-Major dans la région, pour superviser l'installation et la mise au point d'une nouvelle arme ? Un radar d'après nos sources. Est-ce exact ?

C'est effectivement ce qui se dit. Mais je ne peux vous en dire plus. C'est un sujet sensible et qui doit rester secret. »

John n'insista pas.

Il flatta l'officier sur sa carrière.

« On m'a dit que vos qualités ont été remarquées par le Führer en personne et que vous allez être promu GeneralOberst.

- Effectivement. Vous pouvez même l'annoncer dans vos colonnes. C'est quasiment officiel. »

Il fit quelques clichés, Doëinig seul, puis avec les Soulanges. L'Oberst Doëinig, un peu cabotin semblait ravi.

Le repas était somptueux. John fut pressé de questions sur son métier de journaliste, ses reportages. Heureusement Alkan lui avait donné quelques informations sur Etienne Soulet, sa prédilection pour parler du « complot juif et franc-maçon. Il se targua d'être un proche de Brasillach. Doëinig en profita pour évoquer l'entretien qu'il avait eu avec Darquier de Pellepoix, annonçant que d'ici peu, il allait se passer de grandes choses pour « traiter » définitivement la question juive, se débarrasser de tous ces youpins.

John était enfin au cœur du sujet, ce pourquoi il était là en mission. Il lui faudrait agir vite, cette nuit.

Au cœur de la nuit, John avait encore l'oreille collée contre la porte de sa chambre. Il avait noté les rondes des sbires de Doëinig. Elles venaient de cesser. Mais pour combien de temps ? Il était certain que l'Oberst avait quitté sa chambre pour se rendre dans une autre à l'autre bout du palier. Celle de Madame Soulanges ou celle de Valentine. Peu lui importait.

³ Caporal

Du boîtier de son appareil, il sortit un petit outil qui allait lui permettre de crocheter la porte de la chambre de Doëinig. Il risqua un œil dans le couloir. Personne. Une minute plus tard il refermait la porte de la chambre de l'officier derrière son dos. La nuit était claire. Très vite, ses yeux s'habituaient à la pénombre. Il ne tenait pas renverser un objet sur un meuble. Il fouilla dans les tiroirs du secrétaire. Rien. L'armoire était presque vide. Il ouvrit la petite valise qu'un des soldats avait sortie de la voiture de Doëinig. Elle contenait des effets personnels. Pas le moindre document. C'est sous le matelas qu'il découvrit une pochette en cuir, assez épaisse. Il l'ouvrit fébrilement. Il étala les premiers feuillets sur le lit. Il touchait au but. John lisait presque couramment l'allemand. Il sortit sa torche dont il masqua partiellement le faisceau avec sa main. Sur une carte d'Europe, figuraient le nom des camps que les alliés supposaient être des camps d'internement, les liaisons ferroviaires avec les grandes villes d'Europe de l'Ouest. Près de Paris, un rond rouge encerclait un nom et une date : Compiègne 27 mars 1942. La date du premier convoi pour Auschwitz. Sur un autre feuillet, il parcourut une liste de dates, de destinations. Figuraient même la capacité des différents convois et leurs itinéraires : Drancy, Compiègne, Laon, Reims, Neubourg, Auschwitz.

Dans quelques semaines, en juin, pas moins de quatre convois étaient prévus pour Auschwitz : Le 2 partirait de Compiègne 1000 hommes. Le 3 de Drancy, le 4 de Pithiviers et le dernier de Beaune-la-Rolande.

Il feuilleta rapidement le reste du dossier. Il s'arrêta sur un document « Protocole de la conférence de Wannsee 20 janvier 1942. Sur la liste des participants figurait le nom de Doëinig. Le dernier feuillet évoquait une opération « Vent printanier » prévue à Paris les 16 et 17 juillet prochains.

Il replaça les feuillets dans la pochette. Impossible de photographier ici. Allumer la lumière était trop risqué. Il lui fallait réintégrer sa chambre. Au moment où il s'apprêtait à ouvrir, des bruits de pas se firent entendre. Doëinig ou la ronde ? Une seule personne. Il ne pouvait s'agir que de Doëinig. Il courut jusqu'à la fenêtre. Impossible de fuir par cette voie. Il eut juste le temps de se dissimuler derrière l'épais double rideau. Doëinig poussait la porte. Il marmonnait, semblait énervé. John reconnut quelques jurons allemands. En fait, il s'en prenait à lui-même. Il se reprochait d'avoir trop bu, maudissait le vin et les liqueurs. Apparemment ses exploits sexuels avaient été quelque peu affectés par l'alcool ingurgité. John l'entendit se cogner contre le secrétaire. Il fit tomber un livre et pesta à nouveau. Il finit par s'asseoir sur le lit. Au bruit, John devina qu'il défaisait ses bottes. Au bout de dix minutes, un ronflement d'alcoolique commença à remplir la chambre. John attendit encore un peu, puis

risqua un œil. Doëinig dormait à poings fermés, tourné vers le mur. John, avec d'innombrables précautions, se dirigea vers la porte. Elle ne grinça pas. Il soupira de soulagement, mais pas pour longtemps. Il se dirigeait vers sa chambre quand à l'autre bout du palier, une porte s'ouvrit. Valentine Soulanges, en chemise de nuit, le regardait fixement. Avec un peu de chance, elle ne pourrait deviner qu'il sortait de la chambre de Doëinig. Il la salua et s'apprêtait à réintégrer sa chambre, mais elle l'appela.

« Vous cherchez quelque chose Monsieur Soulet ? »

Il mit un doigt sur sa bouche tout en désignant la chambre de Doëinig.

« J'avais oublié mes documents au salon et je suis allé les chercher, lui souffla-t-il. Et vous ? Vous souffrez d'insomnies ? »

Elle rougit.

« Un rendez-vous galant, peut-être ? »

- Vous êtes un malotru, Monsieur Soulet. Vous vous trompez totalement. »

Elle tourna sur elle-même, faisant voler la soie de sa chemise de nuit et voulut rentrer dans sa chambre. Mais John lui posa la main sur l'épaule en la suivant.

« Je suis vraiment désolé. Je ne voulais pas vous offenser, Valentine.

- J'aurais dû vous gifler. Je ne sais ce qui m'en a empêchée. Et qui me prouve que vous revenez du salon ? Vous vous dirigiez plutôt vers la chambre de ma mère... »

John la repoussa vivement dans la chambre et referma la porte.

« Vous vous introduisez toujours ainsi dans les chambres des jeunes filles ? »

- Ne soyez pas stupide. Je ne voulais pas qu'on nous trouve tous les deux en pleine nuit sur le palier.

- Pourquoi ? Vous n'aimez pas ma conversation ? Ou ma chemise de nuit ? »

Cette fois, ce fut John qui rougit.

« Vos documents doivent être drôlement importants pour que vous braviez les rondes pour le récupérer. Cela aurait pu attendre demain. Je peux savoir ce que contient votre porte-documents ? »

- Vous êtes bien curieuse pour une jeune fille. Et vous ne m'avez pas répondu sur les raisons de votre présence sur le palier.

- Je ne dormais pas et j'avais entendu l'Oberst Doëinig regagner sa chambre.

- Vous savez d'où il venait ? »

Valentine ne répondit pas et baissa la tête.

- Ne me dites pas que...

- Ce porc sortait de la chambre de ma mère. Je ne le supporte pas. »

John soupira d'aise.

« Cela fait des mois que cela dure. Il a même essayé de mettre ses grosses pattes ignobles sur moi.

- Vous vous êtes défendue ?

- Je lui ai fait comprendre qu'il n'avait pas intérêt à insister. Depuis, il se tient loin de moi, mais je sais bien ce qu'il pense.

- Valentine, je ne peux pas tout vous expliquer, mais il faut que je quitte le manoir cette nuit même. Je promets de revenir vous aider dès que possible. Je ne peux vous proposer de m'accompagner malheureusement. Là où je vais, il n'y a pas de place pour deux.

-Qui êtes-vous donc ?

- Je ne peux vous le dire. Je suis chargé d'une mission de la plus haute importance.

- Le porte-documents ? »

John hocha la tête.

« Pouvez-vous m'aider à sortir du manoir, Valentine ?

- Deux soldats gardent l'entrée. Il y a bien un moyen de regagner le parc, mais....

-Mais quoi ?

- Les caves du manoir communiquent avec la crypte de la chapelle. Je ne suis pas certaine que celle-ci soit ouverte.

-Je me débrouillerai.

-Je dois m'habiller. Tournez-vous ou fermez les yeux. Enfin, pas trop, ajouta-t-elle en riant. »

Valentine avait un corps magnifique. Une petite poitrine très haut perchée. Il la regarda s'habiller sans même faire semblant de fermer les yeux.

« Ca vous a plu, Monsieur le journaliste en mission ?

- Vous êtes très belle, Valentine. J'espère vous revoir vite.

- Qui sait ?

Elle lui déposa un baiser sur la joue, le prit par la main puis risqua un œil dans le couloir. La voie était libre.

John pensa à la colère de Doënic quand il s'apercevrait de la disparition de sa pochette en cuir. Les soupçons se porteraient tout de suite sur lui. Mais il serait loin.

Il était plus inquiet pour Valentine, si par malheur celle-ci se faisait surprendre avant d'avoir pu regagner sa chambre. Elle-même n'avait pas l'air inquiète. Ils atteignirent rapidement les sous-sols. John utilisa sa torche. Valentine lui tenait toujours la main. John aurait bien aimé prolonger ce moment, sentir encore longtemps la petite main de Valentine dans la sienne.

Mais la situation ne s'y prêtait pas. Dans quelques minutes, ils se quitteraient pour peut-être ne jamais se revoir.

Ils arrivèrent rapidement à la chapelle. En pleine nuit, la lieu était impressionnant. Valentine frissonna. Elle se serra contre John qui tentait d'ouvrir la lourde porte en chêne donnant sur le parc. Celle-ci était fermée à clé. Ils étaient piégés.

« Il n'existe pas de clé pour cette fichue porte ? pesta John ?

Je n'en sais rien. Je ne savais même pas qu'elle fermait à clé. »

John essaya d'utiliser l'outil qui lui avait servi à crocheter la porte de Doëinig, mais en vain.

La serrure était beaucoup trop grosse.

« Attendez ! Une fois, j'ai trouvé une clé cachée dans la chapelle. Mais je ne sais pas si elle correspond à cette serrure. »

Valentine tourna les talons, suivie de John. Elle se planta devant la statue de Saint Georges terrassant le dragon.

John la vit prendre la tête du dragon à deux mains. Lentement, elle dévissa la tête qu'elle posa sur le sol.

« L'an dernier, la statue a été déposée pour refaire le socle qui était en piteux état. C'est à ce moment que je me suis aperçue que la tête du dragon était vissée. »

Elle plongea la main dans la statue et en retirant une clé qu'elle tendit à John. Pendant qu'elle revissait la tête, John s'escrimait sur la serrure. La clé était beaucoup trop petite. Elle tournait dans le vide.

« Il nous faut trouver un outil assez gros, dit-il à Valentine qui s'était rapprochée. »

Ils firent le tour de la chapelle, mais ne trouvèrent rien qui puissent les aider.

« Il y a une ancienne crypte sous la chapelle, lui souffla Valentine. Je sais qu'on y entrepose de vieilles choses qui ne servent plus. »

Elle entraîna John vers un petit escalier.

La crypte était étroite, encombrée de gravats et matériaux divers. Ils se faufilèrent jusqu'au fond de la pièce, contournant une sorte de caveau.

« Un aïeul enterré ici ? demanda John

-Je ne crois pas. Il y a une inscription bizarre sur la plaque.

John promena le faisceau de sa torche sur la plaque de marbre.

« Oujiambé 1630 »

« Un nom d'origine africaine, précisa John. »

Derrière le caveau, ils dénichèrent des morceaux de ferraille qui feraient de très bons pieds de biche. En se baissant pour les ramasser, John aperçut sur le mur du fond, près du sol, une sorte de petite porte. Il fit signe à Valentine de s'approcher.

Il pointait sa torche sur la serrure.

« Et si la clé de la statue... »

Il introduisit la clé et après deux tentatives, la clé tourna. Une petite niche avait été aménagée dans le mur. John tendit la torche à Valentine. Il sortit un livre épais, relié en cuir rouge. Il souffla dessus pour retirer la poussière. Il ouvrit à la première page.

Sur le premier feuillet, il lut :

« Traité d'hydrographie François de Hautebert 1630 »

Juste en dessous, figuraient deux blasons. Il reconnut celui du Cardinal de Richelieu. Quant à l'autre, il l'avait aperçu pas plus tard que la veille au soir, sur la cheminée du grand salon.

Il parcourut fébrilement l'ouvrage, montrant à Valentine le portulan des côtes africaines. Il s'arrêta sur un petit cartouche accolé à deux silhouettes féminines :

« Terre d'Oujiambé et Ouhma ».

« Le même nom que celui gravé sur la sépulture ! s'écria-t-il. »

John se releva, confiant le document à Valentine.

Avec son pied-de-biche de fortune, il réussit à déplacer la lourde plaque de marbre de la sépulture. Ils se penchèrent pour examiner l'intérieur. Le faisceau de la torche s'arrêta sur un squelette.

« Une femme sans aucun doute, dit Valentine. J'aperçois les boucles d'oreilles. »

John plongea la main pour saisir un objet coincé entre les côtes.

« La maquette d'un navire ! De l'ivoire. Regardez la figure de proue ! Une tête d'éléphant., cria presque John ».

Au même instant, John crut percevoir un bruit un peu étouffé. Il n'aurait pu dire s'il provenait du long couloir qu'ils avaient parcouru ou de la chapelle.

« Il est temps de partir. Dépêchons-nous. Nos chemins se séparent ici, Valentine. Je reviendrai, c'est promis. Si on vous surprend, dites que je vous ai contrainte à me suivre et que vous alliez donner l'alerte. »

Il la serra dans ses bras, s'imprégna du parfum de sa peau. Se reverraient-ils un jour ?

Il sentit les larmes de Valentine contre sa joue. Il mit fin à l'étreinte. Il replaça le bateau d'ivoire dans le tombeau puis repoussa la plaque de marbre.

Valentine avait déjà disparu. Muni de son pied-de-biche, John regagna la chapelle. La serrure céda facilement. Serrant ses documents sous son bras, John poussa le lourd battant. Face à lui, deux soldats allemands le tenaient en joue. John lâcha le traité d'hydrographie et le porte-documents et mit les mains en l'air.

Tout en évaluant ses chances de se sortir de là, John pensa qu'il n'aurait jamais dû se lancer dans cette mission un jeudi 14.

L'Oberst Doëinig, un large sourire aux lèvres apparut derrière les deux soldats. Il s'était habillé à la hâte, sans prendre le temps de boutonner sa veste d'officier.

« Bonsoir Monsieur Soulet. Vous vouliez nous quitter en pleine nuit ? Vous avez gâté mon sommeil et je n'aime pas cela. Voyez-vous, j'ai repensé à notre conversation d'hier au soir. Certains détails sonnaient faux. Comme votre amitié avec Robert Brasillach. Il se trouve que je l'ai rencontré. Il m'a parlé d'un certain Etienne Soulet, qu'il... n'aimait pas du tout. Des petits arrangements avec la vérité qui cachaient évidemment de grosses trahisons.

Vous n'êtes pas Etienne Soulet... »

John réfléchissait vite. Au moindre mouvement, il serait abattu. Il lui fallait gagner du temps, laisser parler Doëinig.

« Dommage que je ne puisse m'occuper personnellement de vous. Mes amis de la rue Lauriston vont se charger de vous faire parler. Par contre, je vais avoir une petite conversation « musclée » avec votre complice Valentine.

-Laissez-la tranquille. Elle n'y est pour rien. Je l'ai forcée à me conduire jusqu'ici.

-Je n'ai pas tout à fait la même interprétation des faits. Et puis ce sera un véritable plaisir de la faire parler »

Doëinig avait à peine fini sa phrase que deux coups feux éclatèrent. Les deux soldats s'écroulèrent. John avait repéré les deux éclairs provenant des buissons de l'autre côté de la grille, derrière Doëinig. Celui-ci s'était jeté à terre. John fonça sur lui, lui décochant un formidable coup de pied dans la mâchoire. Il récupéra les documents, laissant le Traité d'Hydrographie à terre et fonça vers la grille. Son sauveur ne pouvait être qu'Alkan, le seul à connaître sa mission. La silhouette sombre, encagoulée passa un bras à travers les barreaux. John lui tendit la pochette de documents. Un coup de feu retentit. John hurla. Le coup l'avait atteint à la cuisse. Il se retourna. Doëinig le visait avec son Mauser. Une deuxième balle le toucha à l'épaule. John leva les bras comme il put. Alkan avait disparu.

Doëinig s'était relevé. John lui avait visiblement cassé plusieurs dents, sa lèvre était fendue.

John perdait du sang mais il estima que ses blessures n'étaient pas graves. Deux autres soldats arrivèrent en courant, alertés par les coups de feu. John profita du court instant où ils entourèrent Doënic qui saignait de la lèvre pour récupérer la capsule de cyanure dans sa chemise. Il la coinça entre sa mâchoire et sa joue. Un simple coup de dent et il quitterait ce monde. Il sentait contre son cœur la petite poupée Dolly.

Hubert était en sueur quand il sortit de sa torpeur. Était-ce la morsure du Soleil ou son rêve ?
Eléonore avait quitté son transat. Elle était courbée sur un rosier en boutons. Hubert appréciait la croupe que lui présentait Eléonore. Des fesses parfaites, bien mises en valeur par la découpe du tanga qu'elle avait concédé garder pour le bain de soleil. Ses beaux seins oscillaient légèrement. Un spectacle dont Hubert ne se lassait jamais. Elle se retourna :

"Un nouveau Pierre de Ronsard ?

-Presque. Une surprise pour toi.

-J'adore les surprises. Dis-moi."

Hubert hésitait. La floraison était proche. Il était quasiment assuré de la réussite de son projet.

"Une création. Pour toi. Rien que pour toi. Le mariage d'une Pierre de Ronsard et d'une Comtesse de Montebello. Je lui ai donné comme nom "Eléonore"

-Wouahhh ! Mais tu es un amour ! Approche. Je crois que je vais te violer tout debout !

-Des promesses..."

Eléonore étreignit Hubert. Le contact des seins de sa belle sur son torse le fit chavirer. Il leur fallut peu de temps pour atteindre la chambre..

Dans la soirée, il lui raconta dans le détail la suite de son rêve.

"Heu... Dis-moi. Tu n'es pas en train de me dire que tu as une aventure avec une certaine Valentine ?

-Vilaine ! Tu sais bien que tu es mon Amour absolu. Je ne connais ni ce John, ni cette Valentine.

-Je te taquine. Mais je me demande si je ne devrais pas être un peu jalouse de tes rêves...

-Demain, on devrait retourner au manoir. Pour essayer d'en savoir un peu plus sur cette Jeanne. Et puis j'aimerais bien qu'elle nous montre le manuscrit.

-D'accord. Mais avant tu as intérêt à t'occuper de moi, à satisfaire toutes mes exigences. Tu me négliges un peu avec tes rêves bizarres..."

Au petit matin alors qu'Hubert était parti à la boulangerie, Eléonore s'assit au bureau d'Hubert. Elle ouvrit un nouveau fichier Word et laissa un mot pour son Amour. Il le trouverait dès qu'il se remettrait à son manuscrit.

"Mon amour

J'aime que tu me regardes dans le miroir. J'aime croiser ton regard. Mais je ne veux pas me voir. J'aime te tourner le dos. J'aime que tu me prennes par derrière. Mais fais-moi attendre. Fais-moi languir. Fais-toi désirer. Ne me pénètre pas tout de suite. Pas encore. Fais durer notre désir. Emmène-moi au bord du supplice et retiens-moi pour m'empêcher de bouger. L'insupportable attente m'oblige à cambrer encore plus les reins. Dans une position de plus en plus indécente. Tellement excitante. Je veux m'offrir davantage à toi. J'ai envie que tu cèdes à mon invitation. J'ai tellement envie que tu me prennes. Attends que je te supplie. Que je n'en puisse plus. Je veux te faire sentir mon envie pour toi. Te faire sentir aussi combien je t'aime. Une caresse intime si délicieuse. A laquelle tu ne résistes pas. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Passionnément.

Je t'aime."

Hubert avait poursuivi son rêve au cours de la nuit. Il se confia à Eléonore.

Son rêve l'avait emmené à Londres.

Londres : 14 mai 1942.

Minh Nguyêt était inquiète. Cela faisait plusieurs nuits que la petite Jeanne dormait mal. Les sirènes d'alertes, les départs précipités vers les abris, tout cela l'avait perturbée profondément. Elle réclamait son père. Quand pourrait-il revenir ? Un membre du SOE était venu voir Minh Nguyêt. On l'avait assurée que John était en vie. Elle savait même qu'il lui avait écrit, mais elle n'avait jamais vu la lettre. « John embrassait ses deux amours Minh Nguyêt et Jeanne ». Elle s'était répétée des centaines de fois cette phrase. Elle la susurrait à l'oreille de Jeanne. La petite fille venait enfin de s'endormir. Minh Nguyêt quitta la chambre et s'écroula dans le vieux fauteuil du salon. Elle n'avait pas à se plaindre. Elle était mieux lotie que beaucoup de ses amis. On lui avait fourni un petit appartement au cœur de la capitale. Elle pouvait se ravitailler assez facilement. L'officier du SOE lui avait expliqué que John s'était vu confier une mission de la plus haute importance. On la ménageait sans doute pour cela. Hier, elle avait été reçue chez Lord Hamilton. Il y avait là le gratin du gouvernement, beaucoup d'officiers. Une ordonnance était venue la chercher avec Jeanne. Elle repensa à ce repas un peu surréaliste dans la ville en constante alerte. Elle était en bout de table. Juste en face d'elle, un homme, plus âgé qu'elle n'avait pas arrêté de la dévisager. Elle avait eu beau entretenir la conversation avec ses voisins de table, elle n'avait pu s'empêcher de plonger son regard dans celui de son vis-à-vis. Un très bel homme, un peu grisonnant. Elle s'était mise à rougir quand elle s'aperçut que l'homme la déshabillait complètement du regard. Elle voyait la prunelle de

ses yeux bleus s'attarder sur son chemisier légèrement entrouvert. Sa bouche semblait gourmande, il devinait ses courbes. Minh Nguyêt avait frissonné et son cœur s'était emballé. Elle en avait perdu le fil de la discussion. Son voisin de gauche avait dû s'apercevoir de quelque chose car il avait toussoté comme pour la faire revenir sur Terre.

Après le repas, son admirateur était venu se présenter.

« Mes hommages, Lady Craig. Je m'appelle Pierre Régent. Je suis Français. Je travaille avec celui que vous appelez « le petit général » : Charles de Gaulle. Je suis un peu au courant de votre situation. »

Minh Nguyêt ne savait que dire. Elle n'osait lever la tête vers cet homme qui lui paraissait immense. Il s'exprimait dans un anglais parfait. Il était charmant. Charmeur et sûr de lui. Elle serrait la main de Jeanne.

« Votre présence parmi nous ce soir est un présent inestimable. Vous êtes un vrai rayon de soleil. Je m'ennuyais, perdu parmi tous ces vieux barbons. Puis-je me permettre de vous faire un compliment ? Vous êtes très belle. J'ai cru un moment que l'échancrure prononcée de votre chemisier m'était destinée intentionnellement. Mais je suis sans doute orgueilleux »

Minh Nguyêt était rouge pivoine. Elle serra plus fort la main de Jeanne qui s'impatientait. Elle se rappelait trop bien ses doigts s'insinuant sous son chemisier, cherchant la médaille en or entre ses seins, la portant à ses lèvres et guettant le regard de l'autre.

Elle bafouilla :

« Heureuse d'avoir fait votre connaissance monsieur Régent. Je dois rentrer. On me raccompagne chez moi.

-Si j'osais, je me proposerais pour remplacer l'ordonnance.

-Je vous remercie. Une autre fois. Au plaisir. »

Pierre Régent lui fit un baisemain « à la française » et la regarda s'éloigner.

Ce furent les cris de Jeanne qui tirèrent Minh Nguyêt de sa rêverie. Elle courut au chevet de sa fille en proie à un cauchemar.

Minh Nguyêt avait un mauvais pressentiment. Sa rencontre avec Pierre Régent l'avait bouleversée. Elle n'avait jamais eu à se poser de questions sur la séduction depuis sa rencontre avec John. Elle était partagée entre le fait de penser que séduire ou être séduite était agréable et le piège que cela pouvait représenter, l'abîme qui risquait de s'ouvrir sous ses pieds. A ce jeu-là on pouvait tout perdre pour un jeu de dupes. Elle culpabilisait d'avoir ressenti quelque chose en évoquant le regard de cet homme sur son corps. Elle essaya de chasser de sa pensée cette soirée. En vain. Elle en vint à penser que s'il arrivait malheur à

John, ce serait de sa faute à elle, qu'elle avait oublié quelques brefs instants celui qu'elle aimait, le père de son enfant. Elle se mit à trembler en posant sa main sur le front de Jeanne.
« John est en danger se répéta-t-elle pour elle-même. Je le sens. »

Hubert et Eléonore décidèrent de se rendre en voiture au manoir de Hautebert. En arrivant vers dix heures et demie, ce serait une heure logique pour accepter un café si toutefois la maîtresse des lieux était là et disposée à les inviter. Hubert avait acheté quelques viennoiseries pour l'occasion. Hubert n'osait pas trop conduire la belle voiture d'Eléonore. Et puis il adorait la voir au volant. Elle lui avait confié ses escarpins noirs. Avec sa robe légèrement relevée, un beau sourire aux lèvres, elle aurait désarmé facilement tout représentant de la maréchaussée. Comme si elle les attendait, Jeanne, accompagnée d'Aphrodite était à deux pas du portail du manoir qu'elle avait ouvert en grand. Elle leur fit signe de rentrer la voiture. Ce fut Falstaff qui descendit le premier faisant la fête à sa nouvelle compagne. Ils disparurent dans le parc. Eléonore se rechaussa, ce qui fit rire Jeanne. Elle les invita à la suivre. Elle était très leste et rapide pour son âge. Elle grimpa d'un pas vif les marches du perron. Dans l'entrée, Hubert jeta un œil sur la grande photo au mur. C'était saisissant. On s'installa dans un grand salon où trônait un piano à queue. Une immense bibliothèque garnissait le mur du fond.

"Pendant que je prépare le café, jetez un coup d'œil au manuscrit sur la table."

Le cœur d'Hubert se serra. Il s'agissait du manuscrit qui lui était apparu dans son rêve. La reliure de cuir rouge paraissait identique. Il l'ouvrit. Sur le premier feuillet tracé à la plume :

« Traité d'hydrographie François de Hautebert 1630 »

Deux blasons juste au-dessous. Eléonore tira sur le bras d'Hubert. Le deuxième blason était le même que celui qui ornait le dessus de la cheminée du salon. Ni l'un ni l'autre ne s'y connaissait vraiment en héraldique. Ils attendirent le retour de Jeanne.

Elle posa le plateau sur la table et restant debout derrière ses hôtes, elle leur expliqua.

Le blason du Cardinal Richelieu et celui de la famille Hautebert. Une famille d'armateurs que Louis XIII avait fini par anoblir."

"Comme dans mon rêve" se dit Hubert se rappelant John Craig découvrant les deux blasons. Il était certain maintenant de trouver un portulan plié soigneusement au feuillet suivant.

Eléonore le déplia avec soin, les pliures étant cassantes avec le temps. Ils reconnurent le dessin des côtes africaines, ce qui correspondait à peu près à la Guinée d'aujourd'hui et à la Sierra Leone. Il déchiffrèrent sur la côte "Le Petit Dieppe". Juste à côté un petit cartouche accolé à deux silhouettes féminines :

« Terre d'Oujiambé et Ouhma ».

Jeanne s'assit. "J'ai cherché un peu. Ces deux noms s'apparentent à des éléments de langage peul. Un dialecte mort aujourd'hui. Le premier "Oujiambé" pourrait signifier "Elégante". Le second "Ouhma" correspondrait à "Distinguée".

La suite du manuscrit était un mémoire sur le commerce de l'ivoire sur les côtes d'Afrique entre Dieppe en Normandie et "Le Petit Dieppe" en Afrique. Pas seulement l'ivoire, d'ailleurs. François de Hautebert faisait le commerce de la malaguette, une épice meilleur marché que le poivre. Venait enfin le "Traité d'hydrographie". De nombreux graphiques, des figures pour le calcul de la longitude et, pour terminer, des tables de déclinaisons de l'étoile polaire et de l'étoile du Sud pour le calcul de la latitude. Du chinois pour Hubert et Eléonore. Pour Jeanne aussi qui le confessa.

"C'est tout ce que je sais de l'histoire de François de Hautebert, dit Jeanne. J'ignore qui sont ces Oujiambé et Ouhma. Apparemment, l'une repose dans le tombeau de la crypte, mais personne à ma connaissance n'a ouvert cette sépulture."

Hubert, lui, savait qu'un certain John Craig l'avait fait, avec l'aide d'une jolie rousse Valentine. Il n'osa rien dire pour l'instant. Il aurait pu créer la surprise en dévoilant que la tombe était celle d'une femme, qu'un navire en ivoire reposait avec elle.

C'est Eléonore qui osa poser quelques questions.

"Vous m'avez dit que votre maman se prénomme Minh Nguyêt. Une origine asiatique ? Si ce n'est pas indiscret.

-Rien d'indiscret. Mes grands-parents ont émigré en Angleterre à la fin du dix-neuvième siècle. Ils ne supportaient plus la mainmise française via le Protectorat d'Annam. Le nom de jeune fille de ma mère est Nguyễn Sinh Cung. Un de ses grands oncles est d'ailleurs connu à Dieppe."

Hubert ouvrit de grands yeux. Ce nom ne lui disait absolument rien.

"Un célèbre cuistot, pâtissier à ses heures sur les vapeurs de la liaison transmanche Dieppe Newhaven. Peut-être pas aussi connu que Bocuse qui vient de nous quitter. Mais il y a tout de même un monument en son honneur à Newhaven..."

Devant les deux visages ébahis de ses hôtes, Jeanne vint à leur secours.

"Bien sûr, vous devez le connaître sous un autre nom. Son pseudonyme est Hô Chi Minh... Je ne l'ai jamais rencontré en fait."

C'était effectivement plus parlant. Jeanne donna quelques informations supplémentaires sur sa famille, sur son père John, pilote de chasse. Elle l'avait peu connu. Elle savait peu de choses sur lui. Elle leur confia qu'elle allait très certainement vendre le domaine de Hautebert.

Eléonore et Hubert prirent congé.

Ils passèrent le reste de la journée à se lutiner, à profiter d'eux. La nuit suivante fut agitée pour tous les deux.

Hubert avait poursuivi son rêve là où il l'avait laissé. Eléonore avait remonté le temps bien plus loin, au XVIIème siècle.

" **Manoir de Hautebert Jeudi 14 mai 1942.**

John avait été traîné jusqu'au petit salon. On l'avait assis sans ménagement sur une chaise, les mains liées au dossier de la chaise, les chevilles attachées aux pieds de celle-ci. On ne s'était pas préoccupé de ses blessures. Un soldat l'avait fouillé. Mais John n'était pas armé. La petite poupée Dolly lui avait été arrachée. Elle gisait comme un pantin désarticulé sur la table. Son appareil photo, récupéré dans sa chambre avait été désossé aussi. Un soldat gardait la porte. Cela faisait bien une heure qu'il était là. Doënic n'était pas réapparu.

Il entendit des cris dans le couloir. Il reconnut la voix de Valentine. La porte s'ouvrit violemment. La jeune femme fut poussée violemment dans la pièce. Elle s'étala par terre devant John. Ses jolies boucles rousses vinrent frôler la chaussure de John.

Doënic, encadré de deux soldats vint se planter face à John. Il intima l'ordre à Valentine de se relever. Comme elle ne bougeait pas, il fit signe à ses deux hommes qui vinrent la soulever. Doënic avança une chaise jusque devant le prisonnier et ils assirent la malheureuse qui n'osait regarder John.

« N'y touchez pas. Elle n'y est pour rien. Je l'ai menacée pour qu'elle m'aide à sortir du manoir.

- Je veux bien le croire, rétorqua Doënic avec un drôle de sifflement dû à ses dents cassés »
John soupira. Mais le répit fut très court.

« Ce qui m'intéresse, c'est de savoir qui vous êtes et qui est votre complice qui a récupéré les documents. »

John ne répondit pas.

« Je pourrais vous confier au SD et à la Gestapo. Je n'aimerais pas être à votre place...

Mais voyez-vous, je ne souhaite pas que la perte de ces documents s'ébruite. On n'apprécierait pas cette négligence de ma part »

Toujours aucune réaction de la part de John.

« Vous n'aimeriez pas que Mademoiselle Valentine assiste à votre interrogatoire, je suppose. C'est difficile à supporter pour une jeune fille. »

John frissonna. Il s'était préparé à cela, mais peut-on vraiment se préparer à cela ?

« Nous sommes persuadés que vous êtes cet aviateur anglais qui a abattu un de nos Messerschmitt le 2 mai dernier. Un agent du SOE, sans aucun doute. Voyez-vous, je suis assez pressé. Ou vous me dites tout ce que vous savez de votre propre chef ou bien... »

Doëinig avait contourné la chaise sur laquelle était assise Valentine. D'une main, il tira sur sa chevelure pour lui relever la tête, et de l'autre il commença à déboutonner le col de la robe de la jeune fille.

« Ou bien je m'occupe personnellement de Mademoiselle Soulanges, avant de la livrer à mes hommes... »

John se raidit mais ses liens étaient serrés.

L'immonde personnage savait très bien que John ne parlerait pas sous la torture. Mais il ne supporterait pas qu'on touche à Valentine.

« Ne dites rien ! hurla la malheureuse »

Une terrible paire de claques la fit se rasseoir. Un soldat vint attacher Valentine à sa chaise.

« Alors ? »

John essayait de capter le regard de Valentine, mais elle baissait la tête.

« Vous êtes un porc, Doëinig. Vous le paierez un jour ou l'autre.

-Un jour que vous ne connaîtrez pas, ricana l'officier. Dépêchez-vous, j'attends.»

L'ignoble individu avait d'un coup sec déchiré tout le haut de la robe de Valentine, dévoilant une poitrine menue, presque adolescente. « Ce serait dommage de maltraiter de si jolis fruits, vous ne trouvez pas ? »

Valentine baissait toujours la tête.

« Alors ? Le nom de votre complice ? Et bien sûr, comment le retrouver ?

- Alkan. Je n'en sais pas plus, murmura John. »

Doëinig gifla Valentine violemment, lui arrachant un cri « Je vous jure que...

- Ca suffit ! hurla Doëinig. »

Il avait sorti un coutelas. « Je vous donne dix secondes pour vous mettre à table, Monsieur l'aviateur.. »

John pouvait tenter d'aiguiller Doëinig sur une fausse piste, mais ce petit jeu ne durerait pas longtemps. Il s'apprêtait à débiter une histoire pas trop rocambolesque quand des coups de feu éclatèrent. Madame Soulanges se tenait à l'entrée de la pièce, un revolver à la main. La première balle avait pulvérisé la tête de Doëinig. La mère de Valentine avait tué à bout portant le garde qui se trouvait près d'elle. Les deux autres étaient blessés au ventre. L'un des deux avait saisi son revolver, mais Madame Soulanges l'acheva avant qu'il ait pu tirer. Le dernier

tournoyait sur lui-même, titubant, déjà trempé de sang. Il s'affaissa sur John, renversant la chaise avec le prisonnier. John ne put rien faire. Sa joue frappa violemment le sol. Il sentit l'ampoule de cyanure se briser contre sa mâchoire. Il eut une pensée pour Minh Nguyêt et Jeanne. Une horrible douleur au fond de la gorge, puis plus rien...

Eté 1630

François de Hautebert étrennait sa nouvelle longue vue. Il l'avait payée un bon prix à un capitaine qui se l'était procurée auprès du grand Galileo. Installé dans la tour d'armateur qui dominait les toits de son manoir, il scrutait l'horizon vers l'Ouest. Le minuscule point qu'il avait deviné à l'œil nu se révélait bien être, grâce à sa lunette d'approche, la nef de son pilote et ami Quentin de Ferveise. Aucun doute possible. Il pouvait même deviner la figure de proue en forme de tête d'éléphant, arborant deux fières défenses en ivoire. Dans quelques heures, Quentin serait à quai. Pas un seul jour de retard. Quinze jours et quatorze nuits de navigation. En haut du grand mât, flottait le pavillon bleu et blanc des armateurs et sur le mât d'artimon Quentin avait fait hisser le pavillon aux armes des Hautebert. : un écu rouge où se découpait la silhouette de Saint Georges terrassant le dragon. François soupira d'aise. Il était certain que les cales de la Galante seraient pleines à craquer. De quoi fournir la trentaine d'ateliers d'ivoiriers dieppois qui attendaient eux aussi l'arrivée de la précieuse cargaison.

Son père aurait été fier de lui. En quelques années il avait triplé la flotte des Hautebert. Et surtout, il avait amassé une fortune considérable grâce au commerce de l'ivoire. Il avait même baptisé « Petit Dieppe », sur les côtes de Guinée, le petit port où accostaient ses navires. Un comptoir devenu célèbre sur ce que les Dieppois appelaient « la côte des dents ».

François redescendit de son observatoire et donna les ordres pour que tout soit prêt pour l'arrivée de Quentin. Il avait hâte de le serrer dans ses bras.

Pour son ami, François fit décanter son meilleur vin. Le repas en tête à tête aurait lieu dans le petit salon. Il avait mille questions à poser à son ami. Un jour, il l'accompagnerait jusqu'au Petit Dieppe. Quentin lui avait conté tellement de jolies histoires sur ces contrées africaines. En attendant, François se retira dans son atelier. Il lui restait encore quelques semaines de travail pour achever son traité d'hydrographie. Un recueil dans lequel il dévoilait la formule qu'il avait mis au point pour calculer la longitude en fonction des cycles lunaires. Outre son planisphère en projection étoilée, François avait complété son traité par six petits portulans en projection plate carrée. Il ouvrit son recueil. Sur la page de garde il avait reproduit le blason des Hautebert ainsi que celui de Richelieu. Dans moins de deux mois, il offrirait son traité au cardinal.

Cinq heures plus tard, François tendit l'oreille. L'équipage envoyé pour accueillir Quentin ne devait plus être loin. On percevait le bruit des sabots sur le chemin de pierre.

François abandonna son traité pour aller accueillir son ami. La voiture, tirée par deux chevaux blancs s'arrêta au pied du perron. Un homme d'une trentaine d'années sauta à terre et sourit à François qui lui tendait les bras. Les deux hommes s'étreignirent longtemps.

François allait donner l'ordre de ranger la voiture quand il distingua deux ombres dans la voiture.

« Mais tu n'es pas venu seul ?

-Ce n'est rien, je t'expliquerai. »

François n'insista pas et entraîna son ami à l'intérieur.

De toute façon, le manoir était suffisamment grand pour accueillir de nombreux hôtes.

Quentin était intarissable sur les péripéties du voyage, le troc pour obtenir les précieuses défenses. Il avait fallu aussi éviter un piège tendu par les Portugais. François s'intéressait aussi aux autochtones. Ce pays lui paraissait fabuleux et ses habitants, noirs d'ébène lui paraissaient bien mystérieux. Quand le repas fut terminé, ils s'installèrent dans le grand salon pour déguster une liqueur fine que François se procurait dans la région.

« Excellente ! apprécia Quentin. Merci pour ton accueil.

-Tu sais bien que c'est un immense plaisir pour moi. Je te dois pour ainsi dire ma fortune.

-Tu m'as toujours comblé de cadeaux. Cette fois-ci c'est à mon tour de t'en offrir un.

-Un cadeau ? Mais...

-Ne dis rien. Je reviens. »

Quentin quitta la pièce et appela Nora qui servait un peu d'intendante pour les domestiques du manoir. Nora accourut aussitôt. Quentin lui parla à voix basse puis rejoignit François.

Il s'assit en face de son ami et lui sourit.

« Encore un peu de patience. Nora apporte ton cadeau. »

François ne voyait pas trop ce que la gouvernante venait faire dans cette histoire et pourquoi Quentin ne lui offrait pas lui-même son présent.

On frappa à la porte. François, impatient cria : « Entrez ! »

Nora ouvrit la porte mais s'effaça pour laisser passer deux personnes. Elles se tenaient par la main. Deux africaines noires d'ébène. La mère et la fille sans doute. Deux bijoux magnifiques.

« Je te présente Ouhma et sa maman Oujiambé, dit Quentin. Depuis le temps que tu rêves de découvrir et faire connaissance avec ceux avec qui nous commerçons, j'ai pensé que ça te ferait plaisir. Elles sont pour toi. Elles appartiennent à une tribu peule qui fuyait une bande de

Toucouleurs. Sans notre intervention, elles auraient été massacrées. Les Toucouleurs n'apprécient pas que les Peuls participent à notre petit négoce. »

François restait bouche bée. Il avait rarement vu des visages aussi beaux, des traits aussi fins. Il ne connaissait les hommes de couleur que par les œuvres d'art.

« Comprennent-elles notre langue ? demanda François

-Quelques mots. Juste ce qu'il faut pour notre commerce.

-Est-ce cela que l'on nomme « esclaves » ?

-Non. Mais entre les mains des Portugais, elles le seraient certainement.»

Quentin prononça quelques mots que François ne comprit pas. Ouhma et Oujiambé s'approchèrent. Elles étaient pieds-nus et portaient une robe toute simple en coton blanc.

« J'ai demandé à Nora de leur trouver de quoi les habiller. Leurs hardes ont mal supporté le voyage.

La mère et la fille se tenaient par la main, baissant légèrement la tête. François se leva pour observer de près leur coiffure faite de fines tresses. Elles avaient de jolies boucles d'oreilles.

« Elles ont été bien traitées ? s'inquiéta François.

Elles n'avaient rien à craindre de nous. Oujiambé a dû subir quelques sévices. Elle en porte les traces. »

Quentin s'adressa à Nora :

« Voulez-vous vérifier, Nora ? »

Nora délaça la robe d' Oujiambé puis lui fit faire un demi-tour.. Son dos était zébré de longs traits un peu boursoufflés. Les cicatrices étaient anciennes. François passa un doigt dessus.

Oujiambé frissonna sous la caresse, mais ne broncha pas.

« Le corps de la petite est indemne.

-Quel âge a l'enfant ?

-Onze ou douze ans. La maman doit avoir environ trente-deux ans. »

« Alors, ça te plaît ?

-Merci, Quentin. C'est un très beau cadeau. Mais peut-on offrir «un être humain ? Elles seront libres de repartir quand elles le décideront. Nora va les installer. Elles pourront lui donner un coup de main pour la cuisine ou le linge."

Avant qu'elles ne quittent la pièce, François posa sa main sur sa poitrine et se présenta. Il posa ensuite alternativement sa main sur la poitrine de la jeune femme, en prononçant son nom, puis sur celle de l'enfant. Elles répétèrent presque ensemble « François ». Ouhma sourit, découvrant deux rangées de petites dents parfaitement alignées, dont la blancheur tranchait sur le noir de sa peau.

Pour la première fois depuis bien longtemps, François sentit qu'il avait été troublé par la vision du corps d'une femme. Tout le monde connaissait la relation qu'il entretenait avec Quentin. Ceux qui travaillaient au manoir n'ignoraient rien des penchants du maître des lieux pour les hommes.

Quentin ne resta qu'une nuit au manoir. Dès l'aube, il prit la direction de Paris sur un superbe alezan. François passa les jours suivants à s'occuper de la vente de la cargaison de la Galante. Chaque soir, auprès de Nora, il prenait des nouvelles de ses deux hôtes. Nora leur avait aménagé deux chambres à l'autre bout du manoir. La petite Ouhma passait une bonne partie de la journée dans le parc. François la rencontra un jour devant un massif de pavots bleus. Elle lui prit naturellement la main pour l'amener près du massif. François se baissa pour cueillir une fleur. Il retourna les pétales qu'il enserra avec un morceau de la tige. Le pistil entouré des étamines avait l'aspect d'une tête couronnée noire. L'ensemble singeait une petite poupée dans une magnifique robe bleue. Il la tendit à Ouhma.

« C'est une princesse noire. C'est pour toi ».

Ouhma la saisit par la tige et répéta « Princesse noire ».

François entraîna la petite fille vers le massif de pavots rouges et lui cueillit une autre fleur.

« A toi de fabriquer une princesse noire ».

Ils fabriquèrent toute une série de princesses qu'ils disposèrent sur les marches de la chapelle. François ouvrit la porte et entraîna Ouhma à l'intérieur. Elle frissonna, un peu inquiète dans cette salle sombre et fraîche. Sa petite main serra celle de François. Ses yeux ne quittaient pas l'étrange lumière qui passait au travers des vitraux. François la prit dans ses bras pour lui faire faire le tour de la chapelle. Ouhma était toute légère. Ils s'arrêtèrent devant un vitrail. La femme représentée portait une robe du même bleu que les pavots.

« Marie-Madeleine, souffla François à l'oreille de l'enfant.

-Princesse noire ? s'enquit Ouhma en pointant son index vers la robe.

-Une princesse blanche, plutôt. »

Le vitrail était un peu trop haut pour que la petite fille puisse distinguer les traits fins de Marie-Madeleine. François la hissa sur ses épaules. Il lui parla longtemps du vitrail. Ouhma ouvrait de grands yeux magnifiques. Un peu plus loin, il lui fallut caresser la statue en bois peint de Saint Georges terrassant le dragon. Le mot dragon lui plut beaucoup. Elle n'avait de cesse de le répéter.

François posa Ouhma à terre. Il trouva qu'elle avait une peau extrêmement douce avec un léger parfum de musc. Ils regagnèrent le manoir où ils retrouvèrent Oujiambé à la buanderie.

C'est ici que le linge était lavé. On n'y voyait guère dans la grande pièce avec la vapeur d'eau en suspension. Il faisait très chaud. Ouhma aperçut sa mère qui s'affairait autour d'un grand bac en pierre dans lequel plongeait une large planche de bois. Oujiambé frottait le linge avec une grosse brosse. Elle portait une jupe rouge assez longue mais qu'elle avait retroussé pour s'agenouiller. Elle était à demi-nue. Son corps ruisselait avec la chaleur et l'effort. Elle ne les entendit pas arriver. François tenait Ouhma par la main. Ils restèrent un moment à observer Oujiambé qui s'escriyait sur un gros drap. Ses seins lourds oscillaient en rythme. François sentit son sexe se durcir. Cette femme lui faisait un effet incroyable. Il s'empourpra. Ouhma avait lâché sa main et alla se fourrer sous sa mère, faisant passer sa frimousse entre les seins de celle-ci, tout en riant. Oujiambé se releva et aperçut François. Elle lui sourit. Ils échangèrent quelques mots. Oujiambé se débrouillait bien. Elle apprenait vite et pouvait presque soutenir une conversation. Elle semblait comprendre tout ce qu'on lui disait. François lui fit comprendre qu'il aimerait l'inviter ce soir, quand la petite serait couchée. Il voulait lui montrer son traité d'hydrographie. Oujiambé fronça les sourcils. Elle ne comprenait visiblement pas ce que pouvait être un « traité d'hydrographie ». François ne savait pas trop si elle hésitait à venir. Il coupa court en précisant qu'il enverrait quelqu'un la chercher. Il tourna les talons, un peu gêné. Qu'espérait-il ? Il regrettait presque son invitation. Il avait l'impression de trahir Quentin. Il passa le reste de la journée à peaufiner son traité d'hydrographie. Sur le portulan représentant l'Afrique, il dessina un cartouche sur la « Côte des dents », cartouche dans lequel il dessina avec minutie deux silhouettes féminines. Il traça en lettres d'or : « Terre d' Oujiambé et Ouhma ».

Il expédia son repas. Dans le petit salon il avait fait venir un grand plateau avec des pâtisseries, des fruits confits. Il se servit un verre de genièvre, sa liqueur favorite. Oujiambé ne devrait plus tarder. Il avait posé sur la table son traité d'hydrographie, ouvert au feuillet africain.

Il tournait en rond dans la pièce. Peut-être qu'Oujiambé ne viendrait pas. Il finit par s'arrêter de tourner. Il écarta le lourd rideau et essaya de percer les ténèbres. La nuit était étoilée. Au Nord-Est, il pouvait voir la lueur du phare de Dieppe. Il connaissait le lanternier. Un ancien marin qui avait perdu une jambe lors du siège de la Rochelle.

On frappa à la porte. Son cœur se serra. Il se précipita pour ouvrir. Oujiambé lui sourit. Elle portait la robe blanche du premier jour. Elle était pieds nus. François lui prit la main et la baisa. Il s'effaça pour la laisser entrer. Elle se déplaçait avec une grâce naturelle. Elle s'arrêta devant une console de marbre sur laquelle trônait une maquette de navire en ivoire.

« La Galante, dit François. Le navire sur lequel vous avez voyagé. »

Oujiambé toucha du doigt, la figure de proue qu'elle reconnaissait. Les voiles étaient ferlées. On reconnaissait aisément les deux pavillons qui flottaient en haut du grand mât et de l'artimon.

François l'invita à s'asseoir. Elle accepta le verre qu'il lui tendait ainsi que les pâtisseries. Elle grimaça un peu quand la liqueur lui brûla la gorge. Mais très vite son beau sourire illumina son visage. Elle ne semblait pas du tout intimidée par François. Elle buvait presque ses paroles. Il s'inquiéta tout d'abord de savoir si sa fille et elle-même étaient bien installées. Le travail lui convenait également. Elle partageait son temps entre l'office et la buanderie. Le travail à la cuisine était moins fatigant, mais elle avait l'impression qu'elle était bizarrement observée par les autres domestiques. Elle préférait le travail solitaire à la buanderie.

François lui parla ensuite de son travail de cartographe. Elle trouvait jolis les dessins sur les cartes. François avait fait une nomenclature très riches des havres sur les côtes occidentales de l'Afrique, mais il s'était contenté d'illustrer l'intérieur des terres avec des personnages et des animaux fantastiques. Oujiambé pointait du doigt le cartouche dessiné l'après-midi par François. « Terres d'Oujiambé et d'Ouhma ». François sourit. Il lui expliqua qu'il les avait représentées toutes les deux sur le territoire peul. Il alla chercher la maquette de la Galante et il simula sur la carte le trajet entre la côte des Dents et la France. Au cours du voyage, la Galante croisait de belles sirènes ou échappait à de terribles monstres marins. Quand François abandonna la Galante devant les côtes françaises, Oujiambé s'empara de celle-ci et lui fit refaire le trajet inverse. Il était clair qu'Oujiambé envisageait un retour au pays.

François lui posa quelques questions sur son pays, sur son peuple. Elle avait du mal à trouver les mots. Elle appuyait son récit par de grands gestes, mais François avait du mal à saisir. Elle essayait de lui mimer une scène assez violente. François se leva et sortit d'un bureau plusieurs feuilles de vélin et des fusains qu'il posa sur la table. Il fit signe à Oujiambé de s'approcher. Il commença à faire l'esquisse d'une jeune femme qui aurait pu être Oujiambé. Celle-ci comprit. Elle saisit le fusain et commença à tracer quelques silhouettes. Tout en dessinant, elle expliquait à François qui étaient les personnages. Oujiambé avait représenté son village. Puis une troupe inquiétante d'hommes armés. Visiblement des Européens, avec des armes à feu. Vraisemblablement des Portugais. Ensuite, elle avait représenté une longue file de prisonniers qui traversait une forêt. A l'aide des dessins et des explications, François comprit qu'Oujiambé avait tenté de s'enfuir mais avait été rattrapée par ses geôliers. Le dessin suivant représentait une scène peu croyable. Les prisonniers étaient assis par terre. Devant eux un arbre. Une femme était pendue par les pieds, sa tête à quelques centimètres du sol. Un des soldats la fouettait avec une longue liane.

« Oujiambé, dit-elle en pointant du doigt sur la silhouette. Elle désigna une autre tache parmi les prisonniers et prononça « Ouhma ». Ainsi sa fille avait assisté à son supplice. Ce n'est que plusieurs lunes plus tard qu'Oujiambé et Ouhma réussirent à fausser compagnie aux Portugais avec quelques autres esclaves. En voulant gagner la côte, le petit groupe avait été attaqué par les Toucouleurs. C'est ce que Quentin lui avait expliqué. Oujiambé et Ouhma étaient les deux seules rescapées.

Oujiambé délaça sa robe et la fit glisser à ses pieds. Elle présenta son dos à François, qui avec son index parcourut les cicatrices blanchâtres. Il pencha sa tête par dessus son épaule et lui souffla à l'oreille :

« Tu as de très jolis seins ». Ses mains s'égarèrent sur la poitrine d'Oujiambé, Elle frissonna. François sentit sous ses doigts les mamelons se contracter. Il s'aventura un peu plus bas, s'insinuant entre les cuisses musclées et remontant vers la toison bouclée. Oujiambé s'appuya sur la table, laissant les mains de François prendre possession de son corps. Elle écarta les jambes pour inviter François à poursuivre son exploration. Il écarta doucement les lèvres du sexe humide d'Oujiambé. Un sexe tout rose à l'intérieur. François se débarrassa rapidement de ses habits. Il présenta sa verge raide entre les fesses d'Oujiambé qui creusa les reins pour s'offrir davantage. François s'enfonça en elle. Il prit les mains d'Oujiambé qu'il ramena derrière son dos et les tint entre les siennes.. Elle s'abandonna complètement, laissant François aller et venir en elle. François avait les larmes aux yeux quand leurs étreintes prirent fin. Un mélange de bonheur et de culpabilité. Oujiambé semblait heureuse, rayonnante. Elle se nicha dans ses bras. Et puis sans un mot elle se rhabilla et disparut.

Ce fut la seule fois qu'ils firent l'amour. Quelques jours plus tard, Oujiambé tomba malade. Une forte fièvre avec des difficultés pour respirer. François fit venir son médecin. Aucun des remèdes prodigués ne semblait faire d'effet. Oujiambé délirait sur son lit. Ouhma restait à ses côtés. On fit venir d'autres hommes de médecine en vain. Au bout du troisième jour, Oujiambé mourut dans les bras de François.

François était atterré. C'était comme une punition de Dieu. Oujiambé méritait de vivre, d'être heureuse. Ouhma restait accrochée au corps de sa maman. François la prit dans ses bras mais ne parvint pas à faire cesser ses larmes. Sur les instructions de François, Nora se chargea de la suite. Oujiambé serait inhumée dans la crypte de la chapelle. Inutile de prévenir le prêtre. Oujiambé n'était pas baptisée.

Qu'allait devenir la petite Ouhma ? Nora accepta de la veiller la première nuit, mais il faudrait trouver une autre solution par la suite. François s'enferma dans son atelier, essayant de se plonger dans son traité d'hydrographie. Mais sa main n'était capable de rien. Ses yeux

restaient rivés sur le cartouche « Terre d'Oujiambé et d'Ouhma ». Il étala devant lui les dessins qu'Oujiambé avait réalisés pour lui conter son histoire. Ses doigts tremblants effleuraient les silhouettes sur les feuilles de vélin. Une larme coula sur la silhouette d'Oujiambé pendue par les pieds.

L'inhumation eut lieu le lendemain. C'est dans un caveau en marbre qu'allait reposer Oujiambé. François et Ouhma veillèrent le corps plusieurs heures. François avait voulu qu'Oujiambé porte sa robe blanche. Il déposa sur le ventre d'Oujiambé la maquette en ivoire de la Galante. Elle l'emporterait dans son dernier voyage. Ouhma déposa une jolie « Princesse noire » en robe bleue et une plus petite en robe rouge. Les cierges s'étaient consumés depuis longtemps que François et Ouhma veillaient encore Oujiambé. C'est Nora qui vint les chercher. François prévint celle-ci que désormais, Ouhma dormirait dans la chambre contiguë à la sienne. Il donna l'ordre de sceller le tombeau et de faire graver le nom d'Oujiambé sur la plaque de marbre.

Quand Hubert et Eléonore eurent fini de se conter leurs rêves, ils restèrent longtemps silencieux sous la couette. Des rêves troublants aux personnages attachants.

Puis ils ne purent résister très longtemps à leurs envies. Ils se lutinèrent, faisant semblant de se découvrir pour la première fois. C'était de toutes façons chaque fois un émerveillement, un désir tellement fort de fusionner leurs corps qu'ils n'en revenaient pas eux-mêmes. Ils décidèrent de retourner voir Jeanne au manoir dès aujourd'hui.

Fastaff avait compris rapidement. Il filait loin devant ses maîtres. Ils le laissèrent prendre de l'avance, pas inquiets du tout. Quand ils arrivèrent au manoir, les deux setters jouaient au fond du parc. Jeanne était sur le perron, elle leur fit signe d'entrer.

"Vous vouliez revoir le manuscrit ? leur demanda-t-elle ?

-Non En fait nous voulions vous entretenir de drôles de rêves que nous avons faits.

-Oh ! Je suis curieuse de nature. J'adore les histoires. Et ça tombe bien. J'en ai un à vous raconter. C'est sans doute la lecture de ce manuscrit qui aura suscité chez moi un tel rêve."

Comme Jeanne parlait du manuscrit, c'est Eléonore qui commença. Il y aurait peut-être des choses en commun avec celui de Jeanne.

Pendant le récit d'Eléonore, Jeanne ouvrait de grands yeux.

"Mon rêve pourrait presque être une suite du vôtre. Je vais tâcher de vous le conter tel qu'il m'est apparu.

"Quentin arriva sans prévenir quelques jours plus tard. François le mit au courant du décès d'Oujiambé.

« Que comptes-tu faire de la petite ?

-Elle se remet doucement. De son chagrin.

-C'est Nora qui s'occupe d'elle ?

Oui et non. En fait, c'est plutôt moi. Je l'ai installée à côté de ma chambre car elle fait des cauchemars.

Te voilà nourrice, dit Quentin en riant aux éclats. »

Les jours suivants, François termina son traité d'hydrographie. Il vérifia plusieurs fois ses calculs concernant les calculs de la longitude. Grâce aux relevés de Quentin, il disposait de données fiables. François utilisait une projection plate carrée pour ses portulans. Il compara ses calculs avec ceux de plusieurs confrères. Les corrections étaient parfois importantes, mais il était certain de ses coordonnées. Il avait amélioré le système de Nautonnier. Pour présenter son travail au Cardinal de Richelieu, il avait joint à son traité un petit mécanisme à deux alidades qui permettait de visualiser le calcul de la longitude. Il était aisé de vérifier pour des coordonnées terrestres, la distance entre deux villes connues.

Bientôt il irait à Paris. Mais auparavant, François comptait bien s'embarquer pour la Côte des Dents, voir enfin le Petit Dieppe, la Terre d'Oujiambé et Ouhma. Le départ était prévu dans deux jours. Il ferait la surprise à Ouhma.

Il prit son précieux traité d'hydrographie sous le bras, rejoignit la chapelle et descendit dans la crypte. Il longea le tombeau d'Oujiambé, passa sa main sur la plaque de marbre puis s'accroupit tout au fond de la crypte. Il sortit une clé et ouvrit un compartiment dans le mur du fond. Il y glissa le traité, referma à double tour. Dans la chapelle, il se dirigea tout droit vers la statue de Saint Georges terrassant le dragon. La tête du dragon en bois polychrome se dévissait, dégageant une cachette dans le corps évidé du dragon. Il glissa la clé dedans. Il était le seul à connaître cette cachette.

Deux jours plus tard, la Galante appareillait pour les côtes d'Afrique. Ouhma était ravie.

François, lui, était un peu inquiet. Ce voyage n'allait-il pas raviver le chagrin d'Ouhma ?

Voudrait-elle rester dans son pays ?

Dans le Golfe de Gascogne, la Galante essuya une terrible tempête. Quentin était un bon capitaine, mais son visage grave inquiétait François.

Le grand mâât céda le premier. Quentin mit en fuite avec le seul artimon et une petite trinquette. Le vent de Nord les poussait vers les Açores, mais il était impossible de faire le

point. La Galante craquait de partout. François et Ouhma s'étaient réfugiés dans le carré. La fillette restait pelotonnée dans les bras de François. Parfois la proue s'enfonçait dans une vague géante et le pont était submergé, Le navire gîta fortement par tribord. François crut qu'ils allaient sombrer, mais la Galante se redressa lentement, alourdie par les masses d'eau embarquée. Un des matelots vint prévenir François que le capitaine voulait le voir. Tenant fermement Ouhma, François rejoignit le gaillard arrière. Quentin, aidé de deux matelots tenait la barre, tentant de maintenir un cap, grand largue vers le Sud. Son visage était grave. François l'interrogea du regard.

« La Galante ne tiendra pas, François. Nous avons deux voies d'eau et l'artimon est fendu. Les hommes sont épuisés. J'ai fait préparer la grande chaloupe. Elle est entièrement pontée avec le perroquet qu'on a clouté dessus. Elle peut rester étanche un jour ou deux. Il y a de la nourriture et de l'eau pour deux pour une semaine. Nos chemins se séparent ici François. Désolé. Je reste avec mes hommes. Il reste une petite chance si la tempête se calme rapidement. Tu feras cap au sud, si tu peux. François avait les larmes aux yeux. Il serra son compagnon dans ses bras. Avant de grimper dans la chaloupe, il confia à Quentin la cachette de la clé permettant de récupérer le traité d'hydrographie au cas où Quentin lui survivrait. Dix hommes d'équipage attendaient autour de la chaloupe pour la mettre à l'eau. à l'aide du grand cartahu. La Galante était de plus en plus basse sur l'eau et les déferlantes balayaient le pont. Ouhma et François grimpèrent dans l'embarcation. Un marin referma l'ouverture avec de gros clous.

La chaloupe livrée à elle-même resta quelque temps à couple de la Galante. Puis fut emportée au loin. Quentin d'un revers de main, sécha les larmes qui brouillaient sa vue. Il donna l'ordre de faire distribuer une double ration de rhum à l'équipage. La plupart des hommes étaient occupés à colmater les deux voies d'eau, de l'eau jusqu'à la taille. Une véritable gageure mais qui évitait de penser au pire en mobilisant les énergies. Avec les restes des vergues du grand mâât et des voiles déchirées, Quentin fit fabriquer une ancre flottante qui stabilisa un peu la Galante. La nuit commença à tomber.

Dans le havre du Petit Dieppe, sur la Côte des dents, on attendit en vain le navire du sieur de Hautebert.

Quelques jours plus tard, un pêcheur de l'île St Jorge aux Açores découvrit un morceau d'épave. Une figure de proue figurant une tête d'éléphant aux défenses brisées. On ne retrouva aucun survivant. Pas même de corps rejetés à la côte.

Une légende portugaise raconte qu'un drôle de couple, un homme barbu et une petite princesse noire vécurent quelques années sur un îlot que les pêcheurs appelaient "Refinada." "Distinguée", en portugais.

Hubert prit le relai et conta l'histoire de John Craig. Quand il eut fini, Hubert et Eléonore voyaient les yeux embués de Jeanne. Une larme coulait le long de sa joue.

"Mon père, dit-elle. Mon père que ma mère et moi avons attendu en vain. Je me souviens très bien de la visite du représentant du SOE un jour de mai 1942 chez nous, à Londres. Une visite que nous redoutions.

" Pierre Régent se présenta au domicile des Craig, avec un paquet sous le bras. A la mine sombre de Régent, elle comprit que quelque chose n'allait pas.

« Qu'est-ce qui me vaut votre visite, Monsieur Régent ?

- Puis-je entrer, Lady Craig ? »

Elle s'effaça pour le laisser entrer. L'appartement était petit, mais relativement confortable.

« Asseyez-vous. Jeanne dort dans la chambre à côté. » Ils ne virent pas la petite frimousse de Jeanne qui, entendant du bruit s'était relevée et avait entrouvert la porte de sa chambre.

Ils prirent place autour de la table ronde.

« Je n'ai pas grand chose à vous offrir. Une tasse de thé ? J'ai aussi quelques carrés de chocolat, mais c'est de l'ersatz, bien sûr.

- Ca ira très bien.

Je suis chargé par le SOE de vous annoncer une bien triste nouvelle. »

Le cœur de Minh Nguyêt se serra. Elle se sentit défaillir. Pierre vint se placer près de Minh Nguyêt et la prit par les épaules.

« Il faut être courageuse, Minh Nguyêt. John a rempli sa mission, mais il est décédé. Grâce à lui, le cours de la guerre va peut-être changer. C'est désormais un héros. »

Minh Nguyêt ne dit rien. Elle pensa à Jeanne, à leurs quelques années de bonheur. Elle n'entendait même plus celui qui s'efforçait de la reconforter. Elle n'avait que faire d'un héros mort.

Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'elle demanda comment était mort John. Pierre Régent ne pouvait que rester évasif. Alkan avait parlé de la fusillade, près de la chapelle d'un manoir, les documents récupérés. Une Mme de Soulanges et sa fille avaient contacté un paysan du coin pour lui parler de plusieurs morts dans le manoir. Des Allemands, tous morts et un jeune homme apparemment Français. Le paysan, un certain Anselme s'était chargé de retourner au manoir. Le jeune homme était votre mari, Madame Craig. Anselme a pris le

temps de faire une sépulture au fond du parc pour John Craig. Les Allemands n'ont été retrouvés que beaucoup plus tard. Les Soulanges furent exfiltrées discrètement par un de nos agents.

Pierre Régent, défit l'emballage du paquet qu'il avait posé sur la table.

La poupée Dolly, désarticulée, apparut.

Jeanne, en larmes s'était précipitée sur Dolly et se blottit dans les bras de sa mère."

"Venez avec moi, dit Jeanne."

Elle les entraîna au fond du parc où ils retrouvèrent Aphrodite et Falstaff. Entourée de massifs de rhododendrons, de camélias, d'hydrangeas, une sépulture sobre. Une plaque de marbre sur laquelle figurait un couple enlacé. Une inscription : " Minh Nguyêt et John Craig."

"Ma mère avait souhaité être enterrée ici avec mon père C'est pour cela que j'hésite à vendre le manoir. Je ne sais que faire, en réalité. En tout cas, je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir confié vos rêves. J'ai l'impression d'en savoir un peu plus maintenant. Pouvoir faire le deuil de mon père. Voyez-vous, pour moi Oujiambé et Ouhma, c'est un peu ma mère et moi. Et vous me faites penser à mes parents. Vous aurez la chance, je le souhaite de tout mon cœur, de vivre une belle aventure, de n'être jamais séparés."

Epilogue

"de n'être jamais séparés".

Hubert venait de mettre la touche finale à son manuscrit. Il appuya sur l'icône de la petite disquette pour enregistrer. Il lui restait peu de temps maintenant. Eléonore, son Amour allait arriver de Paris. Il avait tellement de choses à lui raconter ! Elle avait été toujours là, dans son cœur, dans ses écrits, bien sûr, mais dans quelques minutes il allait enfin pouvoir l'enlacer, sentir son parfum. Serait-elle fâchée ou fière qu'il l'ait mise au centre de... Quel titre avait-il choisi au fait ? "Le manoir de Hautebert". Il ne changerait pas. Le début d'une belle histoire...

Jeanne Malmont

